

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université de Sherbrooke

LE SCANDALE DANS L'UNIVERS LITTÉRAIRE FRANÇAIS À LA FIN DU XVIII^E
SIÈCLE. LE TÉMOIGNAGE DES « ANNALES POLITIQUES, CIVILES ET
LITTÉRAIRES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE » DE LINGUET

Par
KARINE SAVARY
Bachelière ès lettres (histoire)
De l'Université de Sherbrooke

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
Pour obtenir
LA MAÎTRISE ÈS LETTRES (HISTOIRE)

Sherbrooke
17 août 2011



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 978-0-494-88858-2

Our file Notre référence

ISBN: 978-0-494-88858-2

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

Composition du jury

**Le scandale dans l'univers littéraire français à la fin du XVIII^e siècle. Le témoignage des
« Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle » de Linguet**

Karine Savary

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Christine Métayer, directrice de recherche

(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

René Paquin (Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

Pascal Bastien (Département d'histoire, Université du Québec à Montréal)

Résumé

L'imprimerie est une révolution en soi qui engendra de multiples conséquences. Les autorités, tout spécialement ecclésiastiques, voyant les impacts majeurs de cette diffusion, ne tardèrent pas à règlementer l'univers des lettres par le biais de la censure, créant ainsi une scission entre les écrits respectables et ceux à caractères scandaleux. Au cours du siècle des Lumières, les philosophes plaçant la raison au centre de leurs réflexions prennent d'assaut l'appareil censorial, ils attaquent ses fondements et ses conséquences. Ce mouvement idéologique n'est pas étranger à la chute de l'appareil censorial qui perd de son efficacité, même s'il persiste à durer. Cette mutation n'est pas non plus étrangère à l'expression du scandale qui fait courir les plumes au XVIII^e siècle. Il s'agit pour nous d'observer, précisément dans ce contexte d'ouverture intellectuelle, qu'est-ce qui fait scandale dans l'univers littéraire parisien et comment celui-ci s'exprime-t-il.

On remarque dans un premier temps que c'est moins le sujet en lui-même qui sème l'indignation que la manière d'écrire et de traiter la langue française. On constate ensuite, qu'en dehors de propos scabreux, le fait de les présenter dans l'espace public contribue à accentuer l'éclat du scandale, sans doute plus que le sujet en lui-même. Finalement, à la source du scandale se situent les intentions indécentes qui motivent les différents acteurs de la Librairie. Au-delà des règlements de compte, l'Académie française apparaît comme l'une des institutions littéraires les plus scandaleuses à la fin du XVIII^e siècle puisqu'elle incarne justement à elle seule les trois moteurs du scandale.

Mots-clés :

Simon Nicolas Henri Linguet
Académie française
XVIII^e siècle
Scandale littéraire
Histoire du livre et de la lecture

Remerciements

Un merci spécial à Christine Métayer qui m'a fait découvrir l'univers fascinant de l'histoire de la lecture et de l'imprimé. Merci pour tes judicieux conseils, et d'avoir plus d'une fois apaisé mes inquiétudes et dédramatisé mes moments de panique. Bien sûr René Paquin qui m'a épaulée dans les diverses étapes du mémoire de manière enthousiaste et constructive. À vous deux, merci d'avoir cru et soutenu mon projet tout au long de l'écriture. Surtout d'avoir fait preuve de patience. Et je remercie tout particulièrement Pascal Bastien pour son expertise et ses judicieux conseils. Une reconnaissance sincère à mes parents qui m'ont permis de réaliser ma passion pour l'histoire et qui m'ont encouragée à réaliser mes rêves. Je remercie également mes ami(e)s et surtout mes chers collègues de maîtrise; Amélie Masson-Labonté, David Maurice et Geneviève Dorion-Belisle qui au cours de plusieurs soupers ont contribué à faire évacuer la vapeur engendrée par les multiples craintes, la fatigue et le stress. Mon dernier salut sera pour l'homme qui a partagé ma vie durant toutes ces années.....Linguet, sans qui ce mémoire n'aurait pas lieu d'être. Il m'a permis d'entrer dans son monde, dans sa tête et dans ses pensées. Il m'a fait découvrir un aspect de l'histoire de la littérature française, qu'elle soit par moment lumineuse ou sombre, mais sans contredit cruciale. Voici ma passion, bonne lecture!

« Qu'est-ce en effet, que la lecture? C'est un entretien secret où l'esprit parle au cœur : où le génie interroge la raison & l'écoute avec docilité : où la raison fait fructifier les germes du génie. C'est un commerce d'idées & de sentiments entre l'Écrivain & le Lecteur. Un livre est leur commun truchement. »

Louis Bollioud-Mermet. *Essai sur la lecture*, 1765,
Amsterdam-Lyon, p.52-53.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
a) Contexte historique.....	1
b) Historiographie.....	3
<i>L'écrit, le livre et les lecteurs au cœur de l'histoire culturelle.....</i>	<i>3</i>
<i>Le monde des Lumières : l'opinion publique et la presse.....</i>	<i>8</i>
c) Problématique et hypothèse.....	12
d) Méthode et démarche.....	16

Chapitre premier

Le discours imprimé, une source de scandale dans la littérature

CHAPITRE PREMIER.....	18
1.1 La langue française soumise à la critique.....	20
1.2 La déférence due au lectorat.....	23
1.3 L'honneur bafoué de la littérature.....	27
1.4 Quand la littérature devient dramaturgie.....	33

Chapitre deuxième

Des idées aux gestes, les pratiques indignes du monde des lettres

CHAPITRE DEUXIÈME.....	40
2.1 L'opinion publique prise à témoin.....	41
2.2 Le scandale déchaîné par les moyens de diffusion littéraire.....	45
2.3 Des pratiques professionnelles dégradantes.....	55

Chapitre troisième

Quand l'Académie française prend en otage la littérature

CHAPITRE TROISIÈME.....	63
3.1 La condamnation des écrits académiques.....	67
3.2 Un véritable potentat.....	72
3.3 Une autorité assassine	76
3.4 Le népotisme des salons parisiens.....	84
 CONCLUSION.....	 93
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	99
Sources.....	99
Bibliographie.....	99

Introduction

a) Contexte historique

Au cours du siècle des Lumières, les élites affirment un engouement pour toutes les manifestations de la culture, que ce soit la littérature, le théâtre, l'opéra, le roman, la poésie, ou autre. Ce phénomène a des répercussions sur l'ensemble de la société et devient rapidement un élément important de la vie mondaine de la capitale. Les cercles littéraires, les Académies, les gazettes, notamment, en témoignent et se disputent les faveurs des philosophes, des auteurs, des écrivains. La pensée critique s'exprime dans les rencontres et lors des échanges d'idées qu'orchestrent en particulier les salons, véritables « foyer[s] de l'opinion publique »¹ où se rencontrent les élites et la société mondaine. Les femmes y font bonne figure, elles en sont souvent les hôtes, elles peuvent s'y informer et surtout s'exprimer sur les différentes questions d'actualité. Les salons acquièrent au XVIII^e siècle une importance incontestable, notamment parce que c'est dans cet espace que se forme une opinion critique et commune², tributaire de l'avenir. Traquée, sollicitée, c'est par celle-ci que les intellectuels connaissent autant la renommée, le déclin que la chute, la censure que la proclamation.

Il faut savoir que dans la foulée de la croissance de l'alphabétisation et de la diminution du prix des imprimés plus largement diffusés, les ouvrages deviennent accessibles à un public plus étendu et de plus en plus diversifié. Logiquement, la

¹ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, France, Éditions Fayard, 2005, p. 54.

² Arlette Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, coll. « La librairie du XX^e siècle », p. 13.

littérature acquiert une popularité grandissante au sein de la société. Voyant les conséquences possibles de cette conjonction, les autorités n'ont pas tardé à légiférer les écrits, notamment par la censure. C'est d'abord l'Église qui règlemente et prend le contrôle de la littérature, voulant chasser les hérésies que la diffusion des écrits était susceptible d'alimenter, spécialement au XVI^e siècle, au cœur des guerres de religion. À la fin du XVII^e siècle, la censure quitte le contrôle qu'exercent l'Université, l'Église et le Parlement, pour être orchestrée en totalité par la monarchie³ et son bureau de la Librairie. Toutefois, peu importe l'institution l'orchestrant, la censure a officialisé la scission entre les écrits respectables et ceux que l'on disait à caractère scandaleux.

Au XVIII^e siècle, les philosophes et les hommes de lettres, qui en grand nombre prônent les valeurs de liberté de penser, de s'exprimer, de diffuser, prennent d'assaut l'appareil censorial. Ils en attaquent les fondements, ils en dénoncent les injustices et l'arbitraire, tout en promulguant la tolérance et l'esprit critique, plaçant la raison au centre de leurs réflexions. Malesherbes n'en fut pas l'un des moindres, à prendre pour témoignage ses *Mémoires sur la Librairie et la liberté de la presse*. Ce mouvement idéologique n'est pas étranger à la chute de l'appareil censorial, qui s'essouffle bientôt de lui-même et perd de l'efficacité au cours du XVIII^e siècle, même s'il persiste à durer. Paradoxalement, cette mutation n'est pas non plus étrangère à l'expression du scandale qui fait courir les plumes au XVIII^e siècle. Il s'agira pour nous d'observer, précisément dans ce contexte d'ouverture des esprits et de recul de la censure, comment et sous quelle

³ Annie Parent, *Les métiers du livre à Paris au XVI^e siècle (1535-1560)*, Genève, Librairie Droz, 1974, p. 33.

forme s'exprime encore le scandale au cours du siècle des Lumières. Les *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle* s'offrent pour en témoigner.

b) Historiographie

L'écrit, le livre et les lecteurs au cœur de l'histoire culturelle

Dans l'historiographie des trois dernières décennies, les historiens se sont interrogés sur les idées en lien avec les pratiques culturelles et les différents acteurs sociaux. L'histoire de la lecture, à travers l'historiographie du livre, s'enracine au cœur du questionnement des années quatre-vingt. Il est intéressant de regarder de plus près ce courant, en focalisant sur les écrivains, la littérature, les lecteurs.

L'histoire du livre, d'abord, a joué un rôle important depuis la fin des années cinquante, notamment en ce qui concerne l'affirmation de l'histoire culturelle. Lucien Febvre, historien de renommée, témoigne de son intérêt pour l'histoire du livre avec la publication de *L'Apparition du livre* en 1958, avec la collaboration très active d'Henri-Jean Martin qui deviendra un chef de file dans ce champ durant les décennies suivantes. L'ouvrage « qui donnait la synthèse des connaissances alors disponibles sur le livre imprimé, a défini pour vingt ans un programme et une discipline »⁴. On y confirme les possibilités de faire une histoire matérielle du livre. Or cette histoire qui relevait auparavant de l'histoire des idées s'intègre désormais à l'étude du produit et des pratiques qui se l'approprient. Ces travaux, dans un premier temps

⁴ Roger Chartier et Henri-Jean Martin, « Introduction », dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, dir., *Histoire de l'édition française*, Tome 1 : *Le livre conquérant, du Moyen Âge au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Fayard, Cercle de la Librairie, 1989, p. 10.

fondés sur des sources massives, des techniques statistiques et la construction de séries, avaient permis d'éclairer la conjoncture de la production, les inégalités dans la circulation et la répartition thématique dans les bibliothèques. Au total, la place de la culture écrite dans les sociétés passées s'en trouvait mieux appréciée. En revanche, la question de l'appropriation par les lecteurs restait somme toute incertaine. Cette problématique allait marquer les années quatre-vingt⁵.

Roger Chartier « marque un tournant historiographique »⁶ en théorisant les bases de l'histoire culturelle dans ses travaux de la fin des années soixante-dix à quatre-vingts, appuyé par des non-historiens tels que Foucault, Bourdieu et Michel de Certeau⁷. Pour Chartier, l'historiographie passe alors « de l'histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social »⁸. Avec ce revirement, les groupes sociaux ne constituent plus le point de départ de l'analyse, on s'intéresse plutôt à la réception des objets culturels inégalement partagés dans la société, lesquels servent ainsi de fondement afin de saisir cette même société. La culture devient de cette manière la lunette d'approche afin d'étudier le social. On constate également que des historiens ayant le plus marqué la théorisation de l'histoire culturelle (ex. Roger Chartier, Pascal Ory et Philippe Poirrier) ont toujours présenté cette histoire comme faisant partie de l'histoire sociale. Daniel Roche en témoigne également, il souhaite pour sa part

[...] privilégier une approche qui prend des distances avec l'histoire des mentalités et l'histoire des idées : « Le champ de cette histoire sociale et culturelle se voudrait à la rencontre des questionnements et des problèmes de l'histoire des modèles culturels, des idées et des mentalités, elle voudrait en conserver les ambitions globales et exhaustives, tout en restant consciente de leurs limites et de leurs insuffisances. Rejetant l'histoire élitiste, qui privilégie

⁵ Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 89.

⁶ Loïc Vadelorge, « Où va l'histoire culturelle? », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 2 (2006), p. 358.

⁷ L. Vadelorge, « Où va l'histoire... », p. 358.

⁸ Roger Chartier, *Cultural History. Between Practices and Representations*, Cambridge, Polity Press-Cornell University Press, 1988, cité dans P. Poirrier, *Les enjeux de l'histoire...*, p. 18.

les grands, les grandes œuvres, elle n'entend pas les exclure en dépit de leur position relevée par les traditions établies dans la hiérarchie des savoirs »⁹.

Dans la foulée de ce renouvellement positif de l'histoire sociale et culturelle, les historiens s'intéressent à l'histoire de la lecture. Dans son ouvrage *Le Fromage et les vers. L'Univers d'un meunier au XVI^e siècle*¹⁰, Carlo Ginzburg pose aux historiens la question de l'appropriation des textes par les lecteurs. À la même époque, sous le regard de Michel de Certeau, la lecture jusqu'alors considérée comme une pratique passive sera désormais perçue comme une pratique active, qui donne vie au texte¹¹ :

Le texte n'a de signification que par ses lecteurs; il change avec eux; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que dans sa relation à l'extériorité du lecteur, par un jeu d'implications et de ruses entre deux sortes d'« attentes » combinées : celle qui organise un espace *lisible* (une littéralité), et celle qui organise une démarche nécessaire à l'*effectuation* de l'œuvre (une lecture)¹².

Roger Chartier apporte une contribution majeure à ces nouvelles recherches. Il publie en 1987 *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, dans lequel ouvrage il rappelle avec force que l'histoire sociale a trop longtemps été réductrice du social, parce qu'elle basait les hiérarchies sur des considérations économiques, oubliant les éléments religieux ou territoriaux qui sont également révélateurs de distinctions et de pratiques culturelles différenciées¹³. Ainsi, son approche se concentre davantage sur les différents

⁹ Daniel Roche et Pierre Goubert, *Les Français et l'Ancien Régime*, II. *Culture et société*, Paris, Armand Colin, 1984, cité dans P. Poirrier, *Les enjeux de l'histoire...*, p. 9.

¹⁰ Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, France, Éditions Aubier, 1980 (c1976 pour l'édition originale en italien), 220 p.

¹¹ P. Poirrier, *Les enjeux de l'histoire...*, p. 91.

¹² Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*. Vol. 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 [1980], cité dans Jean-François Gilmont, « Réformes protestantes et lecture », dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, dir., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 251.

¹³ Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 10.

emplois et modalités d'appropriations d'idées, que sur la hiérarchisation socio-économique de la société.

Dix ans plus tard, Chartier travaille en collaboration avec Cavallo à la publication de *l'Histoire de la lecture dans le monde occidental*, une vaste synthèse des acquis concernant l'histoire des pratiques de la lecture. Exposant les manières de lire depuis l'Antiquité, les auteurs accordent une attention particulière à la matérialité des textes qui joue un rôle important au niveau des modalités d'appropriation, ce qui les incite à s'ouvrir à des disciplines auparavant laissées de côté par les historiens, notamment la bibliographie et la codicologie¹⁴. Parallèlement, Chartier et Cavallo relatent les grandes mutations qui se produisent à travers les pratiques de lecture. La première a cours entre les XII^e et XIII^e siècles, alors que la société passe d'un système de lecture monastique, basé sur la conservation et la mémoire, à une lecture scolastique où le livre devient un instrument de travail¹⁵. La deuxième correspond à l'industrialisation de l'imprimé, survenue dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, qui interpelle tout particulièrement notre objet d'étude. La lecture dite « intensive » évolue alors vers une lecture « extensive ». La première concerne un lecteur faisant face à un corpus d'imprimés restreint, alors que la seconde, portée entre autres par l'imprimerie, concerne un lecteur actif et critique qui consomme de nombreux ouvrages. « Une relation à l'écrit communautaire et respectueuse, faite de révérence et d'obéissance, céderait ainsi la place à une lecture libre, désinvolte, irrévérencieuse »¹⁶. Toutefois, malgré l'engouement pour la lecture à caractère critique, la lecture « intensive » occupe toujours une place importante

¹⁴ P. Poirrier, *Les enjeux de l'histoire...*, p. 94.

¹⁵ G. Cavallo et R. Chartier, dir., *Histoire de la lecture...*, p. 33.

¹⁶ G. Cavallo et R. Chartier, dir., *Histoire de la lecture...*, p. 33.

à la fin du XVIII^e siècle. Le public est friand d'une littérature dite récréative, qu'il s'agisse de la presse périodique¹⁷, des romans, ou des récits de voyage¹⁸.

Or qu'on s'adonne à une lecture dite sauvage, naïve et indisciplinée, à une lecture érudite, de type encyclopédique, ou encore à une lecture utile pour la société afin d'encourager la morale¹⁹, il ne faut pas oublier que l'histoire du livre

[...] pourrait même être appelée histoire sociale et culturelle de la communication par l'intermédiaire de l'imprimerie [...]. Elle a en effet pour but de nous aider à comprendre comment les idées ont été communiquées par les caractères imprimés et comment la diffusion du mot imprimé a affecté la pensée et le comportement de l'humanité au cours des cinq cents dernières années²⁰.

En parallèle avec l'histoire du livre et de l'imprimé, l'histoire de la presse contribue aux études déjà initiées sur l'histoire des pratiques de lecture. L'ouvrage publié en 1969 sous la direction entre autres de Claude Bellanger, l'*Histoire générale de la presse française*, lance l'intérêt pour ce secteur d'études²¹ permettant de poser un regard différent sur des événements qui auraient pu nous échapper, ou qui ne s'inscriraient autrement que dans une *vue globale*²² :

C'est grâce à l'étude de l'histoire de la presse que nous parvenons à serrer d'un peu plus près les réalités. C'est elle encore qui apporte une information sur « l'innovation » littéraire ou artistique et sur l'affirmation d'idées dans le

¹⁷ L'essor impressionnant de la presse au XVIII^e siècle vient de la combinaison des facteurs démographique et intellectuel. (Voir Joël Sagnieux, « Le temps, l'espace et la presse au siècle des Lumières », *Cahiers d'histoire*, vol. 23, n° 3 (1978), p. 315.).

¹⁸ Robert Darnton, « Le livre français à la fin de l'Ancien Régime », *Annales : Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 28, n° 2 (1973), p. 738.

¹⁹ Reinhard Wittmann, « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle? », dans G. Cavallo et R. Chartier, dir., *Histoire de la lecture...*, p. 340.

²⁰ Robert Darnton, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, p. 5.

²¹ Pierre Albert, « Bilan et perspective de l'histoire de la presse », Congrès national des sociétés savantes, *Presse, radio et histoire : actes du 113^e Congrès national des sociétés savantes (Strasbourg, 1988)*, Paris, Éditions du CTHS, 1989, p. 6.

²² Pierre Renouvin, « Préface », dans Claude Bellanger, et al., *Histoire générale de la presse française*, Tome 1 : *Des origines à 1814*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. VII.

domaine politique, économique ou social. [...] C'est elle enfin qui ouvre la voie à l'étude de l'opinion, ou, plus exactement, à l'étude de l'expression publique de cette opinion²³.

L'étude de la presse au XVIII^e siècle permet de saisir des informations sur les pratiques sociales d'une société voulant certes se divertir, mais aussi s'informer. Et comme l'affirmait précédemment Bellanger, elle ouvre la voie à l'opinion publique, ce qui est pour nous de première importance.

Le monde des Lumières : l'opinion publique et la presse

Linguet, l'auteur des *Annales*, était penseur et journaliste. Les écrits le concernant remontent au XIX^e siècle²⁴, alors qu'on s'intéresse principalement à la vie de l'homme, à sa pensée et à l'avocat qu'il était. En 1970, Henry Vyverberg écrit: « no substantial monograph, however, has been forthcoming, and articles, book chapters, or other short studies have been rare on deed. Yet in his day Linguet's name was one of the most prominent before the French public [...] »²⁵. En 1980, Darline Gay Levy répond à cette omission par la publication de *The ideas and careers of Simon-Nicolas-Henri Linguet: a study in eighteenth century French*. Cette biographie est remarquée par la critique, et appréciée. On louange le talent de Levy à replacer le penseur dans le contexte des Lumières, mais aussi son travail face à la diversité de ses sources²⁶. Onze ans plus tard, une seconde biographie, cette fois écrite par Daniel Baruch, est publiée sous le titre de

²³ P. Renouvin, « Préface », dans C. Bellanger, et al., *Histoire générale de la presse...*, Tome 1, p. VII-VIII.

²⁴ François M. Gardaz, *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet*, 1809. Jean Cruppi, *Un avocat journaliste au 18^e siècle*, Henri Linguet, 1895. Henry Martin, *Linguet socialiste, Étude sur Linguet*.

²⁵ Henry Vyverberg, « Limits of Nonconformity in the Enlightenment: The Case of Simon-Nicolas-Henri Linguet », *French Historical Studies*, vol. 6, n° 4 (1970), p. 475-476.

²⁶ France Acomb, « Compte rendu de *The Ideas and Careers of Simon-Nicolas-Henri Linguet. A Study in Eighteenth Century French Politics* de Darline Gay Levy », (Urbanan, University of Illinois Press, 1980, 384 p.) *American Historical Review*, vol. 86, n° 4 (1981), p. 854.

Simon Nicolas Henri Linguet ou l'Irrécupérable. L'auteur tente « [...] de redonner à Linguet la parole dont on l'a si souvent privé de son vivant et qui, depuis sa mort, s'est trouvée couverte par celle du siècle des Lumières [...] »²⁷. Par un regard sur les différentes étapes de sa vie, Baruch nous fait découvrir l'avocat, le journaliste, et l'écrivain²⁸.

L'histoire du livre, de la lecture et de la presse détient une place importante dans l'historiographie du siècle des Lumières, le XVIII^e siècle étant un moment d'effervescence intellectuelle et culturelle. À ce sujet, de nombreuses études furent rédigées plus récemment par des historiens²⁹. Notons l'*Histoire de l'édition française* dirigée par Henri-Jean Martin et Roger Chartier de 1989 à 1991, qui présente parfaitement les résultats d'alors en ce qui concerne l'édition depuis la période médiévale jusqu'à nos jours. En s'intéressant à la question de l'écriture scandaleuse à la fin du siècle des Lumières, on se doit d'observer la réception de celle-ci dans la société³⁰. Les notions

²⁷ Daniel Baruch, *Simon Nicolas Henri Linguet ou l'Irrécupérable*, Paris, Éditions François Bourin, 1991, p. 10.

²⁸ D'autres ouvrages et articles de moindre importance furent publiés sur Linguet, notamment : André Cocarte-Zilgien, *Un génie méconnu du XVIII^e siècle : l'Avocat Linguet (1736-1794) incendiaire, réactionnaire et visionnaire*, Paris, Imprimerie Guillemot et de Lamothe, 1960, 46 p. ; Marc Meurisse, « Quelques vues de Linguet, d'après les « Annales » (1777-1984) », *Revue du Nord*, vol. 54, n° 212 (1972), p. 5-13.

²⁹ Daniel Roche, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Fayard, 1988, p. 16.

³⁰ Puisque nous nous intéressons plus particulièrement à la période marquant la fin du XVIII^e siècle, l'historiographie des origines des Lumières et les études sur les nombreux débats d'ordre idéologique ayant marqué l'avènement et l'essor des Lumières ne sont pas déterminantes ici. Précisons toutefois que nous y référerons au besoin, quand le mouvement et la philosophie des Lumières permettront de mieux comprendre l'opinion publique qui s'exprime dans la presse étudiée. Par exemple, au milieu du XVIII^e siècle, un conflit entre philosophes et antiphilosophes a cours autour de l'aventure encyclopédique. Une analyse en profondeur de cette querelle n'est pas nécessaire, mais il importe d'en comprendre les bases afin de pouvoir identifier les contrecoups éventuels ayant laissé des traces dans les *Annales*, d'autant que Linguet participe à cet affrontement littéraire aux côtés des antiphilosophes. Le conflit a cours tout particulièrement dans les années 1750-1770 lors de l'élaboration de l'*Encyclopédie*, et se poursuivra jusqu'à la parution du dernier volume. Ce sont les questions littéraires se rattachant de près ou de loin à cet ouvrage qui amènent les philosophes et les antiphilosophes à mener bataille. (Olivier Ferret, *La fureur de*

d'opinion publique et de scandale sont de précieux outils à cette fin. Ces concepts sont en effet intimement liés à la diffusion publique des idées et des écrits qui les portent.

La notion d'opinion publique renvoie au siècle des Lumières. Entre autres raisons, parce que c'est l'homme des Lumières qui façonne le terme au cours du XVIII^e siècle, spécialement durant la deuxième moitié du siècle, alors que l'expression utilisée par les philosophes prend son caractère politique et intellectuel³¹. Ce fait résulte notamment de l'alphabétisation, de la multiplication des lieux de savoir et d'échanges, ainsi que de l'augmentation de la production imprimée³². L'opinion publique des élites circule parmi le peuple via la presse, elle est basée notamment sur la morale admise et s'exprime en réaction à un événement. Ainsi, permet-elle de s'interroger sur les valeurs, mais également sur les préoccupations d'une population donnée. En 1962, Jürgen Habermas publie *L'Espace public, archéologie de la publicité comme dimension constructive de la société bourgeoise*, qui deviendra une référence importante pour les historiens. Le sociologue s'intéresse en effet à la naissance de l'espace public bourgeois, qu'il situe au XVIII^e siècle, alors que s'exerce une critique du pouvoir gouvernée par la raison.

Dans cet espace se formait une opinion éclairée, riche de rationalité et d'universalité. Ce qui, bien sûr, n'avait plus rien à voir avec l'opinion privée. [...] Les écrits, les chroniques et les journaux sont le lieu même de cette opinion nouvelle : les élites s'y expriment et forment un espace critique lettré [...] ³³.

nuire : échanges pamphlétaires entre philosophes et antiphilosophes, 1750-1770, Oxford, Voltaire Foundation, 2007, p. 135.)

³¹ Edouardo Tortarolo, « Opinion publique », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2000, p. 277.

³² Sara Maza, « Le tribunal de la nation. Les mémoires judiciaires et l'opinion publique à la fin de l'Ancien Régime », *Annales : Économies, Sociétés, Civilisations*, France, 1987, p. 73-90.

³³ A. Farge, *Dire et mal dire...*, p. 13.

La presse périodique est donc une source privilégiée pour aborder l'opinion publique. L'historienne Arlette Farge, dans *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, se base plutôt sur les fonds d'archives de la Bastille pour saisir le caractère de l'opinion publique et en définir la notion à travers des événements précis reliés à la monarchie. Plus récemment, Robert Darnton s'intéresse à son tour au concept, mais cette fois-ci en rapport avec le pouvoir. Dans un article publié en 2000, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », il analyse la circulation des nouvelles au XVIII^e siècle. Il met entre autres en évidence l'état de crainte et de dépendance qui lie le peuple aux autorités : un lien de crainte, puisque les autorités appréhendent une opinion publique puissante et négative; un rapport de dépendance, puisqu'elles puisent des informations cruciales, au niveau politique et social, au sein même de la société³⁴.

C'est l'opinion publique qui forme et crée à la fois le scandale. Déjà au XVIII^e siècle, le scandale se définit comme une « action » ou encore une « doctrine » qui ébranle l'opinion établie ou qui intervient dans sa construction. Il peut s'agir d'un fait public qui est en contradiction avec la morale ou la foi³⁵. Cette définition du scandale établie par Furetière évoque une réprobation publique.

Il y a vingt ans, les recherches scientifiques concernant le scandale étaient quasi inexistantes. Grâce à des travaux d'historiens, d'anthropologues, de politologues et de

³⁴ Robert Darnton, « An Early Information Society: News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *The American Historical Review*, vol. 105, n° 1 (February 2000), p. 2.

³⁵ Antoine Furetière, « Scandale », « Scandaleux, euse », dans *Dictionnaire de Furetière*, Paris, Le Robert, 1978 (1690), vol. 3, s. p.

sociologues, la recherche dans ce domaine s'est considérablement élargie³⁶. Il est aisé de conjuguer l'étude du scandale avec des recherches connexes comme, par exemple, celles portant sur le chantage ou encore la dénonciation comme instruments de contrainte sociale³⁷. Toutefois, plusieurs chercheurs s'intéressent aujourd'hui au scandale comme objet d'étude spécifique³⁸. D'autres prennent en compte l'aspect révélateur du terme, afin de pouvoir mettre en perspective certains aspects de la société étudiée. Le sociologue Eric de Dampierre suggère que le scandale est une étape dans le processus d'évaluation des valeurs, au terme de laquelle certains éléments de la société se modifient³⁹. « En somme, le scandale est l'une des principales activités à travers lesquelles des groupes se redessinent, des hiérarchies se défont, et des appartenances s'instituent ».⁴⁰ C'est justement eu égard à ce processus que notre analyse trouve son sens, dans les limites du monde des lettres, en France, et des mutations qu'il connaît au cours de la période étudiée.

c) Problématique et hypothèse

Dans le contexte d'ouverture des esprits et du recul de la censure que nous offre la fin du siècle des Lumières, il est intéressant de questionner la notion de scandale qui vient entacher le processus de production, de diffusion et de réception des textes littéraires.

³⁶ Damien de Blic et Cyril Lemieux, « Le scandale comme épreuve. Éléments de sociologie pragmatique », *Politix*, vol. 18, n° 71 (2005), p. 10.

³⁷ Eric de Dampierre, « Thèmes pour l'étude du scandale », *Annales : Économies, Sciences, Civilisations*, n° 3 (juillet-septembre 1954), p. 331.

³⁸ Arnold J. Heidenheimer, Michael Johnston et Victor T. Le Vine, *Political Corruption*, New Brunswick, Library of Congress, 1990; Violaine Roussel, *Affaires de juges. Les magistrats dans les scandales politiques en France*, Paris, La Découverte, 2002; Johanna Siméant, *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998.

³⁹ Évoqué dans D. de Blic et C. Lemieux, « Le scandale comme épreuve... », p. 12-13.

⁴⁰ D. de Blic et C. Lemieux, « Le scandale comme épreuve... », p. 14.

Alors qu'on assiste à l'expression croissante des opinions, notamment dans les imprimés, il apparaît que le scandale fait tout de même encore couler beaucoup d'encre. C'est cette antinomie caractéristique du XVIII^e siècle qu'il nous paraît intéressant de mieux cerner et ce, à travers les *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle* de Simon Nicolas Henri Linguet, diffusées à Paris, Londres et Bruxelles entre 1777 et 1792⁴¹. Qui se retrouve décrié sur la place publique? Qu'est-ce qui fait scandale? Comment et pourquoi explose-t-il? En somme, dans un contexte qui favorise l'expression de nouvelles valeurs et considère désormais avec un autre regard la moralité des mœurs et la censure, qu'est-ce qui fait toujours scandale et comment celui-ci s'exprime-t-il? Linguet apporte des éléments de réponse qui, selon nous, permettent de mieux comprendre le contexte de la fin des Lumières, plus particulièrement dans la sphère des arts et des lettres, qui intéressait ses principaux protagonistes.

Linguet est un homme de lettres voué corps et âme à son art. Sa première œuvre, *Histoire du siècle d'Alexandre* (1762), est néanmoins mal reçue par les critiques, ce qui le pousse à faire plusieurs voyages pour se faire oublier en France. De retour à Paris, il entame des études de droit qui le mèneront à la célébrité grâce à des causes importantes dont celles du chevalier de La Barre⁴² et du duc d'Aiguillon⁴³. Sa grande fougue ainsi que

⁴¹ Publiées en 19 tomes d'environ 500 pages chacun (conservées à la Bibliothèque Nationale de France).

⁴² Le 1^{er} juillet 1766, Jean François Lefebvre de La Barre meurt avec le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire attaché à lui dans les tourments réservés aux blasphémateurs : la langue et les poings coupés, la tête tranchée, le corps et la tête brûlés. L'affaire retentit dans toute l'Europe, les philosophes contestent le jugement et réclament des réformes. Ce fut pour la France le dernier procès qui engendra une condamnation à mort publique pour blasphème. (Voir : Élisabeth Claverie, « Sainte indignation contre indignation éclairée. L'affaire du Chevalier de La Barre », *Ethnologie française*, vol. 22, n° 3 (1992), p. 271-290.)

⁴³ Après une courte carrière militaire, Emmanuel Armand de Vignerot du Plessis, duc d'Aiguillon, devient commandant en chef de Bretagne. Il devient rapidement impopulaire en s'opposant aux états provinciaux afin de leur imposer des impositions royales, en entrant en conflit avec le Parlement de Bretagne, et en

sa violente ardeur l'amènent à se faire de nombreux ennemis. Bien peu enclin à faire des compromis, Linguet n'a pas de respect pour les usages du barreau ni pour l'esprit de corps qui y règne tout comme au Parlement. On lui reproche surtout « d'en faire trop, et, sans le dire, de le faire trop bien »⁴⁴. Paradoxalement, les actions qui lui sont reprochées par ses confrères sont les mêmes qui le rendent célèbre auprès du public, en témoignant ses plaidoiries parfois sarcastiques à l'encontre des juges et des différents abus dont ils sont capables. Une célébrité acquise par son talent de juriste, entre autres par sa capacité à transformer des causes banales en causes célèbres, et en écrivant de nombreux mémoires judiciaires que le public s'arrache puisque Linguet sait comment conquérir les foules. C'est pour ces mêmes raisons que les *Annales* deviendront aussi populaires. Mais toute bonne chose a une fin : « il avait, par des piques cruelles et par ses succès soudains, blessé l'amour-propre et excité la jalousie de ses confrères; il avait malmené trop de personnes pour pouvoir tranquillement et durablement recueillir les fruits de tous ses travaux »⁴⁵. Ainsi, lors de l'affaire de la comtesse de Béthune⁴⁶, son adversaire Gerbier ayant refusé de plaider si Linguet demeurerait l'avocat de la partie adverse, l'Ordre des avocats prend le parti de maître Gerbier. À partir de cet instant, Linguet ne fait plus aucun compromis et « il semble vraiment ne plus contrôler son humeur et violer, de rage, toutes

conseillant le Roi d'annuler un arrêt du Parlement interdisant la levée des nouveaux impôts, sans l'accord des états. Il en résulte que le Parlement de Bretagne l'accusa d'abus de pouvoir. (Solange Marin, Encyclopaedia Universalis [En ligne], Adresse : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedia/armand-de-aiguillon/#>, consulté le 7 avril 2011.)

⁴⁴ D. Baruch, *Simon Nicolas Henri...*, p. 230.

⁴⁵ A. Cocatre-Zilgien, *Un génie méconnu...*, p. 18.

⁴⁶ La comtesse de Béthune est en procès à la Grand'Chambre contre le marquis de Béthune, le duc de Lauzun et le maréchal de Broglie, ceux-ci étaient représentés par Pierre-Jean-Baptiste Gerbier célèbre avocat. (A. Cocatre-Zilgien, *Un génie méconnu...*, p. 18).

les règles de l'Ordre »⁴⁷. Il n'a de toute manière jamais participé à l'esprit de confraternité. Malgré son acharnement à faire appel, il est finalement rayé du barreau⁴⁸.

Il se consacre alors à son premier amour, la littérature, et il entame une carrière en journalisme au *Journal de Politique et de Littérature*. Il se servira de cette tribune pour attaquer des hommes influents et devra cesser ses activités en 1776. Il décide à ce moment de fonder son propre journal, les *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle*, à partir de Londres. Ayant apporté son soutien au roi, il est arrêté en septembre 1793 et guillotiné le 27 juin 1794.

Les *Annales* répertorient les faits de la vie intellectuelle concernant les sciences, les arts, la littérature et le milieu de la presse. Les positions idéologiques ou politiques de Linguet se perçoivent dans les *Annales*, entre autres son animosité envers les économistes et les encyclopédistes. De plus, il suit de près les décisions fiscales et ministérielles. Selon lui, un gouvernement doit être l'arbitre entre les négociants et les consommateurs afin d'atteindre un parfait équilibre. Les *Annales* font également état de la vie internationale du XVIII^e siècle, avec ses conflits diplomatiques, et de la vie politique intérieure française. L'auteur y relate et commente ce qu'il juge susceptible d'intéresser les élites de Paris, Londres et Bruxelles. Il nous apparaît qu'une meilleure compréhension de la notion de scandale permettra de mieux saisir les mœurs françaises de la fin du

⁴⁷ A. Cocatre-Zilgien, *Un génie méconnu...*, p. 18.

⁴⁸ Concernant la radiation de Linguet du barreau, consulter Lucien Karpik, « La radiation de Linguet », dans Lucien Karpik, *Les avocats. Entre l'État, le public et le marché, XIII^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Gallimard, 1995, p. 140-145.

XVIII^e siècle, telles qu'elles sont véhiculées dans les imprimés et dans la presse, sans mettre de côté les enjeux sociaux qui lui sont liés.

d) Méthode et démarche

En retenant comme source principale un périodique réputé du XVIII^e siècle, c'est toute l'actualité littéraire qui est prise en compte pour analyser ses hauts et ses bas, ses bons coups et ses échecs, ce qu'on en dit et ce qu'on en fait. La période étudiée s'échelonne de 1777 à 1788 (15 tomes), laissant à d'autres le soin d'étudier le début de la Révolution française.

La saisie du corpus de source s'est effectuée en deux temps. Une première sélection a été opérée afin d'identifier les "affaires" dites scandaleuses dans le monde de la littérature. Parmi les 15 tomes des *Annales*, 46 "affaires principales" et 66 dites "secondaires" ont été sélectionnées, totalisant approximativement 7 800 pages. Les données ont ensuite été analysées avec le souci d'identifier la nature du scandale, laquelle s'exprime par les thèmes littéraires bien sûr, mais aussi par la diffusion de propos choquants, ainsi que les intentions (par exemple malhonnêtes) et les pratiques (par exemple immorales) des personnes qui en sont à l'origine. Dans tous les cas, l'analyse a pour objectif d'identifier les composantes du scandale, les acteurs de l'"affaire", et les impacts du scandale sur les acteurs ou sur l'opinion publique. Elle sera donc orientée autour de ces trois aspects. Dans un premier temps, l'étude a révélé que c'est moins la Religion et l'État qui sont décriés –comme cela a pu être le cas par le passé–, que la

manière d'écrire, de traiter la langue et de portraiturer la société. Ensuite, on remarque que les actions qui sont dites scandaleuses sont celles qui portent atteinte à la fois à la littérature et au public. Ici, le fait de présenter un contenu contestable au public, par la voie de l'imprimé et du théâtre, contribue de manière spécifique à créer le scandale, bien plus que le contenu comme tel. Finalement, à la base du scandale on retrouve les intentions considérées comme malhonnêtes, qui motivent les auteurs à écrire des propos révoltants. L'Académie française présente pour nous un cas exemplaire puisqu'elle incarne à elle seule les trois types de scandale littéraire qui secoue la société parisienne à la fin du XVIII^e siècle. Nous y consacrerons le dernier chapitre.

Chapitre premier

Le discours imprimé, une source de scandale dans la littérature

Dans la France d'Ancien Régime, le développement de la pensée critique par le biais de la liberté d'expression est perçu comme un danger par les autorités autant ecclésiastiques que monarchiques. Ces dernières veulent restreindre l'accès aux livres pour se prémunir des divers maux qui pourraient en découler dans la société. D'un côté, l'Église demande aux fidèles « de croire et non de comprendre »¹, de l'autre, la monarchie « n'a de comptes à rendre sur sa politique à aucun de ses sujets et [...] leur demande d'obéir et non de s'informer »². Le livre vient contrecarrer la volonté d'obéissance, voire d'innocence, puisque la lecture amène à la réflexion, au questionnement, à l'esprit critique qui pavent la voie de l'hérésie. La censure est dès lors envisagée comme le moyen permettant la sauvegarde des mœurs et des idées en place. Dans le domaine de la religion, ce désir de conformisme fait en sorte de bannir tous les propos remettant en question les dogmes, mais il s'accompagne également du rejet de toutes « propositions exprimées de façon ambiguë ou équivoque, qui risquent ainsi d'offenser les oreilles pieuses [...] »³. D'un autre côté, l'autorité politique ne doit jamais être remise en question puisqu'il s'agirait d'une atteinte à la cohésion sociale et par le fait même une trahison⁴. Enfin, les censeurs analysent la morale mise en valeur par l'écrit et

¹ Barbara de Negroni, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle 1723-1774*, Paris, Éditions Albin-Michel, 1995, p. 277.

² B. de Negroni, *Lectures interdites. Le travail...*, p. 277.

³ B. de Negroni, *Lectures interdites. Le travail...*, p. 19.

⁴ Georges Minois, *Censure et culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions Fayard, 1995, p. 11.

jugent par exemple si elle est déviante ou non, si elle conduit à l'emportement, si elle peut nuire au peuple, si elle encourage l'obscénité.

De nombreux arrêts se rattachant à la censure sont ainsi renouvelés au cours du siècle. Par exemple, en 1757, « une ordonnance particulièrement répressive avertit les écrivains et les imprimeurs que “ des écrits tendant à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à donner atteinte à notre autorité, et à troubler l'ordre et la tranquillité de nos États, seront punis de mort” »⁵. Encore en 1785, est réitéré l'arrêt de 1723 qui interdit « toute publication “ contre la religion, le service du roi, le bien de l'État, la pureté des mœurs, l'honneur et la réputation des familles et des particuliers” »⁶. Alors que l'État réaffirme ses prétentions sur le domaine des lettres, Malesherbes rédige de 1758 à 1760 cinq mémoires adressés au Dauphin, fils de Louis XV, concernant la librairie et la liberté de la presse. C'est l'occasion pour lui de proposer des réformes du système de la censure, et ce, par le biais d'un relâchement d'une réglementation qui n'est plus adéquate.

En effet, au cours du XVIII^e siècle, le système de censure n'est plus capable de contrôler l'imprimé. Avec la circulation accrue de l'information et des idées, les philosophes exercent leur critique contre la censure qui a du mal à se défendre. Le développement des techniques de l'imprimerie rend la contrebande du livre en France beaucoup plus facile en même temps que les réseaux clandestins des œuvres imprimées à l'extérieur du pays se perfectionnent considérablement. Avec cette croissance du nombre

⁵ B. de Negroni, *Lectures interdite. Le travail...*, p. 16.

⁶ Charles Walton, « La liberté de la presse selon les cahiers de doléances de 1789 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, n° 1 (2006), p. 63.

de livres, les tentatives des autorités pour la surveillance sont ardues⁷. La sévérité de leur réglementation encourage étrangement les transgressions de toutes sortes, « les libraires qui se voient refuser par les services de la censure préalable la permission d'imprimer tous les textes qu'ils vendraient facilement, n'ont bien souvent à choisir qu'entre la fraude et la ruine [...] »⁸. Au XVIII^e siècle, la censure mise davantage sur l'effet escompté et engendre le plus souvent le contraire.

Malgré ce glissement de la censure, la matière littéraire est toujours sujette à la polémique. Les sujets controversés ne sont plus les mêmes d'un bout à l'autre du siècle, mais les controverses alimentent toujours les débats parmi les hommes de lettres. Les thèmes de la Religion et de l'État, principaux objets de critique dans les décennies précédentes, laissent la place aux faits de littérature et de langue.

1.1 La langue française soumise à la critique

Nous retrouvons principalement dans les *Annales* de Linguet des accusations se rapportant beaucoup plus aux applications de la langue française qu'au respect des autorités ecclésiastique et royale.

Les *Annales* sont, bien sûr, une rhapsodie de morceaux d'éloquence qu'inspirent tous les sujets du jour, politiques, économiques, scientifiques ou littéraires, d'exposés où Linguet s'applique aux domaines les plus divers, de passages satiriques; propos incisifs, égocentrisme, vivacité du ton, solidité des convictions et des arguments lui ont rallié des lecteurs fidèles car le journal de Linguet occupe un « créneau » entre les feuilles un peu compassées, un peu grises, comme le *Mercur*, et le persiflage badin et peu fiable des petites gazettes. Ainsi s'emploie-t-il à corriger, par les faits, l'anglomanie à la mode

⁷ B. de Negroni, *Lectures interdites. Le travail...*, p. 16.

⁸ B. de Negroni, *Lectures interdites. Le travail...*, p. 16.

depuis une quarantaine d'années, Hippocrène où s'abreuvent tous les penseurs et songe-creux du rêve libéral [...] ⁹.

Attention, il ne faut pas voir dans ces préoccupations une pensée indifférente à la religion puisque Linguet est « le conservateur le plus rétrograde du XVIII^e siècle, partisan de l'orthodoxie religieuse la plus stricte [...] » ¹⁰. Et le plus monarchiste également, puisque malgré son embastillement, il conserve toujours une confiance et un respect envers le roi. Il ne remet pas en question les décisions de celui-ci, mais plutôt celles de ses conseillers :

Eh bien, calomnieurs audacieux, qui auriez réussi à m'enlever l'estime du Protecteur que la nature & la providence m'avoient donné, c'est à ses pieds que je vous cite : je vous dénonce à son ame honnête & franche que vous avez trompée. Si vous lui avez rien dit qui ait pu rendre un instant suspect mon amour pour sa personne, mon dévouement à ses intérêts, mon aversion, mon horreur pour toute espèce de manœuvre, en général, & sur-tout pour celles qui auroient eu un but opposé, je le déclare en termes formels, vous avez dit autant de mensonges que de paroles ¹¹.

Parmi les affaires que Linguet désavoue, nous n'avons répertorié qu'un seul cas où il fait mention de la religion, et ce cas ne concerne pas le XVIII^e siècle. Il s'agit du scandale entourant le *Tartuffe* de Molière présenté au XVII^e siècle. Cette pièce, mise en scène pour la première fois lors des fêtes de Versailles en 1664, enclenche une bataille violente avec le parti dévot qui accuse Molière d'être un contestataire ainsi qu'un incroyant puisque sa pièce s'attaque aux principes de l'organisation religieuse. Linguet n'aime pas les personnages et déplore les sous-entendus sur la religion qui pour lui ne

⁹ Daniel Baruch, *Simon Nicolas Henri Linguet ou l'Irrécupérable*, Paris, Éditions François Bourin, 1991, p. 254-255.

¹⁰ Henri Grange, « Les réactions d'un adversaire des philosophes : Linguet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2-3 (Mars-juin 1979), p. 218.

¹¹ Simon Nicolas Henri Linguet, *Les Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, Tome 10, 1783, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 24.

sont pas du ressort du théâtre (comédie), mais plutôt de celui de la justice¹². Hormis ce genre de situations, la monarchie française n'est guère concernée par ses critiques. Il n'y fait référence que lorsqu'il clarifie les objectifs des *Annales*. En effet, il souhaite « une franchise impartiale, autant qu'inflexible; des vérités salutaires aux Princes », avec « l'envie d'y servir [sa] Patrie, [et son] Prince »¹³.

S'affichant soucieuses de vérité et de justice, les *Annales* témoignent du respect de Linguet pour le public :

[...] lisant toujours l'histoire sans préjugés, & osant m'arrêter bien moins à ce qu'on croit, qu'à ce qui est, je ne suis maître ni de voir autrement que je ne vois, ni de déguiser ma pensée : mais au moins le public doit observer que j'ai ce respect pour lui, d'accompagner toujours mon opinion des preuves qui la déterminent. Je n'ai jamais rien contredit, sans justifier ma contrariété par des titres embarrassans pour les censeurs, parce que je ne me suis jamais décidé que sur des faits¹⁴.

Ce respect, il l'a acquis lors de sa brillante carrière au barreau. À l'époque moderne, les avocats composent de nombreux mémoires judiciaires afin de présenter leurs plaidoiries ou encore réfuter les arguments de la partie adverse. Ces « auteurs-avocats » en appellent régulièrement aux lecteurs afin qu'ils se posent en juges, malgré le fait qu'ils n'exercent aucune influence sur la sentence ou le déroulement du procès¹⁵.

¹² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 200. (Linguet s'appuie sur la pièce de Molière, pour démontrer que les auteurs dramatiques doivent équilibrer leurs propos et leurs plaisanteries, puisque l'excès conduit à l'indifférence.)

¹³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 5, 1779, p. 194.

¹⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 98.

¹⁵ Sarah Maza, *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*, Paris, Éditions Fayard, 1997, p. 10.

1.2 La déférence due au lectorat

La lecture en général est au XVIII^e siècle une pratique plus largement répandue, mais c'est également un moyen d'instruire la population, de transmettre les valeurs. Elle était un « facteur d'émancipation et une force sociale productrice : elle élargissait l'horizon moral et spirituel, faisait du lecteur un citoyen utile à la société, lui permettait de mieux connaître l'ensemble de ses obligations [...] »¹⁶ et de distinguer le bien du mal. Lire n'est donc pas sans conséquences. Les écrivains détiennent potentiellement une grande influence sur leur auditoire, et ne doivent pas dans ces circonstances faire preuve d'une morale inadéquate susceptible d' « affliger des oreilles délicates & des cœurs sensibles¹⁷ », ce qui aurait des répercussions néfastes sur les mœurs.

S'agissant des romans en particulier, Linguet s'attaque aux œuvres qui croit-il nuisent au public par le traitement qu'elles font des thèmes utilisés. Pour lui, la littérature doit trouver sa source dans l'imaginaire, mais également dans un idéal de beauté qui présente la vie de manière positive et agréable afin que les lecteurs puissent s'évader. C'est pour ces raisons que les romans évoquant la vie avec trop de vraisemblance sont blâmés, surtout lorsqu'ils la dépeignent avec ses côtés négatifs et déplaisants. D'autant que le risque est alors grand que les lecteurs tentent de comprendre ou d'analyser la société dans laquelle ils vivent selon les propos du roman, ou encore de transposer les

¹⁶ Reinhard Wyttnmann, « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle? », dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, dir., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 335.

¹⁷ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 5, 1779, p. 103.

faits romanesques dans la vie réelle une fois le livre fermé¹⁸. Linguet reproche entre autres à Claude Prosper Jolyot de Crébillon (Crébillon fils) de pervertir la destination du roman, faisant peu de place dans ses écrits à un imaginaire positif, pour dépeindre un monde de corruption et de libertinage. Linguet condamne cette attitude, comme il le fait toujours quand un auteur ne décrit que les vices de la société ou avilit les femmes de son temps puisque « [d]ans l'Histoire, où il faut dire ce qui est, il n'est pas permis à l'Auteur de corriger ce que son sujet offre de difforme : mais dans le Roman, où il crée ses Héros, il est répréhensible quand il [ne] produit que de coupables »¹⁹. Au XVIII^e siècle,

la plus honteuse licence y règnait alors. C'étoit le tems du débordement de ce flot ordurier qui a produit les *Sopha*²⁰, les *Tanzai*²¹, les *Angola*²², &c. caricatures dégoûtantes, où à la honte de notre siècle, les mœurs ne sont que trop fidèlement saisies, où le *roman* employé jusques-là à élever l'ame, à l'attendrir, ou du moins à l'amuser, ne le fut plus qu'à l'avilir, & à constater comme à perpétuer sa dégradation²³.

Dans le même ordre d'idées, Linguet s'en prend à *l'Esprit des usages & des coutumes des différens Peuples, ou Observations tirées des voyageurs & des divers historiens* (1776) écrit par Demeunier. Il accuse l'auteur d'« ambitionn[er] la gloire de l'érudition, plus que celle de la justesse »²⁴, puisqu'il semble que son désir soit d'« humilier la nature humaine »²⁵. Linguet ne remet pas en question le souci d'objectivité ou de véracité de l'écrivain qui présente la vie dans ses aspects sombres,

¹⁸ Michel Fournier, « La "révolution" de la lecture romanesque au XVIII^e siècle en France : institutionnalisation de la lecture et émergence d'une nouvelle sensibilité », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 54-2 (2007), p. 73.

¹⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 409.

²⁰ Le livre est publié clandestinement en 1742, sa parution contraria les autorités qui imposèrent à Crébillon fils le bannissement de Paris.

²¹ 1734 par Crébillon fils.

²² Conte de fée licencieux écrit par Molière en 1746.

²³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 459-460.

²⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 413.

²⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 414.

mais il fait appel au jugement et exige que soient également et surtout présentés les bons côtés de la société. «Presque tous les usages qu'il [l'auteur] présente, en supposent & en confirment la dégradation. Sans doute, ceux-là entrent dans le grand & affligeant tableau de la Société : mais ne falloit-il pas le varier, par les Coutumes honnêtes & les Loix sages, qui en sont, en quelque sorte, la compensation? Il en existe, & beaucoup »²⁶.

Comme le requiert la déférence due aux lecteurs, l'écrivain doit respecter la raison et ne pas tourmenter les esprits. S'en prenant à l'ouvrage *De la passion du jeu, &c.*²⁷, non seulement, prétend Linguet, y trouve-t-on des anecdotes peu convaincantes, voire ridicules, mais l'ensemble s'oppose à la raison et même aux buts initiaux de l'auteur qui dit vouloir s'attaquer au « vice funeste »²⁸ de la société. Or

ces petites goguettes peuvent passer dans la bouche d'un farceur académique qui ne veut qu'amuser un moment ses auditeurs, & faire rire les vivans des sottises qu'il met dans la bouche des morts. Mais le sont-elles dans un livre sérieux où l'on se propose d'instruire le Public, de corriger une passion funeste? [...] Comment croire aux raisonnemens d'un Ecrivain qui veut nous faire croire de semblables absurdités, & qui a l'air d'y croire lui-même.²⁹

Pendant les vingt années qui précèdent la Révolution, se répand la littérature dite récréative, caractérisée notamment par les récits de voyage et les romans. « En général, la vogue de l'histoire se maintenait et la demande restait constante pour les classiques, témoignant d'une culture stable dans un "grand public" instruit. Les sciences n'avaient pas particulièrement la faveur de ce public, sauf dans le cas d'ouvrages de vulgarisation

²⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 414.

²⁷ Écrit en 1779 par Jean Dussaulx, ancien membre de l'Académie royale des Inscriptions et des Belles-Lettres.

²⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 402.

²⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 407-408.

[...] »³⁰. Le public est un acteur primordial étant donné qu'il concentre en lui tous les objectifs à atteindre. Il est objet de convoitise puisque c'est lui qui donne vie aux textes. Par conséquent, le respect des écrivains pour leur lectorat doit transparaître dans la qualité de leurs œuvres. Aussi, Linguet réproouve ceux qui méprisent le public par la faiblesse de la littérature qu'ils produisent. En les qualifiant de « ridicules », « absurdes », « plats », « pas instructifs », etc., l'auteur nous fait comprendre son dédain à leur endroit. Comme à celui du livre *De la passion du jeu, &c.*, dont Linguet condamne les « absurdes descriptions », les « fastidieuses capucinades » et le « ton empoulé, maniéré, forcé ». En somme, l'ouvrage n'est pour lui « ni assez détaillé, ni assez profond, ni assez éloquent ».³¹

La *Satyre des satyres* (1777) offre un autre exemple non moins éloquent de l'attitude de Linguet. Il y déplore le ton « indiscret & grossier » des « aveux très-criminels, & des éloges aussi dangereux pour ceux qui ont le malheur d'en être l'objet »³². À propos cette fois de la *Destruction des Jésuites* (1775), il accuse son auteur d'Alembert d'y présenter une « turlupinade basse & dégoûtante »³³, un « mélange de plattes bouffoneries, & de cruauté barbare ou calomnieuse »³⁴ qui insulte « le public & la raison »³⁵. En cela, le contraste est grand avec les *Annales* :

la décence y est respectée : le culte, les Gouvernemens y sont ménagés. Les leçons que l'auteur y donne aux hommes n'ont vraiment que le bien public pour objectif, & déjà elles l'ont produit plus d'une fois. Ce n'en est pas assez, sans doute, pour prétendre à la protection, aux encouragemens qu'obtient

³⁰ Robert Darnton, « Le livre français à la fin de l'Ancien Régime », *Annales : Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 28, n° 2 (1973), p. 739.

³¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 423.

³² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 279.

³³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 165.

³⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 166.

³⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 297.

toujours le scandale dans ce siècle philosophique; mais c'est autant qu'il en faut pour espérer la tolérance dont il faut bien que les mœurs, & sur tout la vérité, se contentent aujourd'hui³⁶.

Non seulement Linguet critique-t-il les ouvrages en lien avec les idées et les tableaux qu'ils présentent dans un style médiocre qui nuit aux lecteurs, mais également il déplore la mauvaise utilisation de la langue française qui vient blesser la littérature par la faiblesse de l'écriture.

1.3 L'honneur bafoué de la littérature

Depuis le XVII^e siècle et avec la création de l'Académie française, la bonne société connaît une aspiration à « bien dire » et « bien écrire ». Les bases du « bon esprit » et de la « bonne littérature » sont établies et les normes sont définies, entre autres par la mise en place d'une rhétorique, d'un dictionnaire et d'une grammaire. Paradoxalement, le nombre accru de publications fait une place plus grande aux œuvres dont le niveau de la langue est de moindre qualité. Pour Linguet, il en résulte que le livre est dévalorisé, ce qui inévitablement nuit au public, par le mauvais exemple que l'œuvre représente, mais aussi puisque le lecteur débourse pour un produit de piètre qualité.

En prenant à témoin la *Destruction des Jésuites*, Linguet récrimine d'Alembert, son auteur, alors membre de l'Académie française et destiné au poste de secrétaire perpétuel³⁷. Il critique le choix du vocabulaire utilisé, affirmant y avoir retrouvé un

³⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 14.

³⁷ Nous traiterons au chapitre 3 des reproches de Linguet contre la "secte philosophique".

« ramassis dégoûtant des plus plats bons mots »³⁸. Les mêmes accusations sont lancées à l'encontre du *Parallèle entre Despréaux, Racine, et M. de Voltaire*, alors que d'Alembert se voit cette fois reprocher d'utiliser, pour définir de grands poètes, des caractéristiques – telles que « svelte » et « moelleux » – se rattachant plutôt à la sculpture qu'à la poésie. Linguet croit que d'Alembert abuse des mots et des idées puisque

ces sortes de transpositions, ces espèces de greffes, s'il est permis de parler ainsi, ne peuvent se pardonner qu'à la passion, & quand il ne résulte plus d'énergie dans le discours. Or certainement ici M. d'Alembert n'est point passionné [...]. Ainsi d'un bout à l'autre, ce parallèle, tant claqué, tant admiré, n'est qu'une suite d'absurdités, de fautes contre les règles de la langue & du bon sens³⁹.

En tant que représentants de la société des lettres, on est tenté de croire que les intellectuels se font un point d'honneur de transposer leurs idées et leurs valeurs dans un lexique approprié, diversifié et juste. Harpula en paie les frais dans l'analyse de son *Dithyrambe* présenté à la séance de l'Académie française du 25 août 1779 en l'honneur de la mort de Voltaire. D'une part, Linguet s'attaque au choix du titre qui manque de justesse puisque, suivant la définition du dictionnaire de l'Académie, un dithyrambe est un poème qui se caractérise par « l'enthousiasme », « le désordre » ainsi que « l'inégalité des mesures »⁴⁰. « Mais voilà trois caractères au lieu d'un [, prétend Linguet,] ce n'étoit pas la peine d'aller prendre dans l'antiquité un titre oublié, inintelligible, pour n'en adopter qu'une des significations »⁴¹. Mais encore, il y a plus : l'œuvre fait preuve d'une uniformité accablante, « d'un *désordre* de la poésie », et surtout d'une confusion dans les idées et les termes « qui caractérisent les esprits gauches & dénués de justesse, son

³⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 297.

³⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 308.

⁴⁰ « Dythyrambe », p. 433, dans Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française, revue, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même*, Tome 1 (A-K), Paris, J. J. Smits, 1798, 768 p.

⁴¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 6, 1779, p. 508.

poème, ou plutôt ses rimes en sont remplies, avec une telle abondance, qu'on y pourroit soupçonner de l'affectation »⁴².

Pour Linguet, la faiblesse de l'argumentation n'est pas digne des hommes de lettres, pas plus que le plagiat, les copies et les fausses informations, puisqu'en agissant de la sorte les écrivains tentent de tromper et duper le public par de mauvaises intentions, soit pour s'élever sous de faux prétexte ou encore pour nuire à autrui. Le désir de Linguet de dévoiler au grand jour ces intellectuels fautifs provient, dit-il, de sa volonté de rendre justice, mais également de prévenir le public, dans un souci de vérité. Voilà pourquoi il joint à ses *Annales* des lettres provenant de ses lecteurs, parfois signées, parfois anonymes. Quoiqu'il n'ait fait aucun commentaire sur les remarques et accusations répertoriées dans la lettre que nous rapportons ici en exemple, nous pouvons déduire de son ajout aux *Annales* que si Linguet n'en a pas approuvé le contenu, il n'en a pas non plus réfuté les griefs lancés par son auteur.

Ladite lettre est publiée en 1783, elle concerne la *Bibliothèque des Romans*, écrit en 1734 par Nicolas Lenglet Dufresnoy sous le pseudonyme de Gordon de Percel. Pour l'auteur anonyme de la lettre, cet ouvrage est « une insulte faite au Public, comme un complot contre la saine littérature, & la réputation des écrivains qui l'ont cultivée dans ce genre; comme un piège tendu aux gens du monde, aux femmes, &c. à qui il peut donner des idées très-fausse, très-injustes, & même très-ridicules »⁴³. En fait la *Bibliothèque des Romans* constitue la première bibliographie consacrée exclusivement aux romans.

⁴² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 6, 1779, p. 508-509.

⁴³ Anonyme, « LETTRE A l'Auteur des Annales », p. 426, dans S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 426-432.

L'ouvrage fournit une voie d'accès aux bibliothèques et, à ce titre, il marque une étape cruciale dans la définition du genre⁴⁴. Gordon de Perceval « donne au roman une histoire et des ancêtres légitimes en établissant un corpus abondant de prédécesseurs et de modèles, et dresse, à la manière d'un savant, une typologie des formes et sous-genre romanesques, en douze classes documentées et accompagnées de remarques critiques »⁴⁵. Cependant, il semble qu'au lieu de faire apprécier les œuvres, l'auteur s'est attelé à « citer comme copie littérale d'un ouvrage qu'ils⁴⁶ nomment, des idées, des propos, des aventures qui n'y sont point, & de donner aux héros, aux héroïnes qu'ils font paroître, un ton, des mœurs, un langage, directement contraires au ton, aux mœurs, au langage de l'original »⁴⁷. Linguet était persuadé que ce manège pouvait engendrer de graves conséquences, entre autres en se donnant comme exemple à suivre, dévalorisant du coup la rigueur littéraire. C'est pourquoi il se devait d'en faire l'observation.

Ses craintes, dit-il, se sont réalisées lorsqu'une traduction de l'Arioste⁴⁸ en français fut éditée. Non seulement des caractères auraient été modifiés, mais des additions auraient également été effectuées : « il [le traducteur] y a introduit des évènements du 18^e siècle; il a rendu par des grossièretés ce qui est délicat dans l'Italien, par des bouffonneries ce qui est plaisant; par une emphase rebutante ce qui est énergique

⁴⁴ Roger Poirier, *La bibliothèque universelle des romans* (1977), cité dans Nathalie Ferrand, *Livre et lecture dans les romans français du XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 334.

⁴⁵ N. Ferrand, *Livre et lecture...*, p. 335.

⁴⁶ L'auteur de la lettre parle des rédacteurs, mais il semble qu'il n'y ait qu'un seul auteur soit Nicolas Lenglet Dufresnoy (R. Poirier, *La bibliothèque universelle...* (1977), cité dans N. Ferrand, *Livre et lecture...*, p. 335).

⁴⁷ Anonyme, « LETTRE A ... », p. 427, dans S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 426-432.

⁴⁸ L'auteur fait probablement référence à l'œuvre : *Le Roland furieux* composée au début du XVI^e siècle par Ludovico Ariosto, communément appelé L'Arioste. (Paul Rennucci, « Arioste L' (1474-1533) » [En ligne] Encyclopaedia universalis, <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedie/l-arioste/#>, consulté le 21 avril 2011.)

& noble»⁴⁹. Voilà qui, pour Linguet, pervertit la destination de l'œuvre et bafoue le talent de l'auteur.

Il ne faut pas oublier que la publication d'un ouvrage fournit à son auteur un statut qui est en train de s'affirmer, elle légitime ses valeurs et aspirations, mais plus encore elle permet de défendre sa réputation⁵⁰. Celle-ci, non seulement difficile à acquérir au XVIII^e siècle, est également précaire, puisqu'il ne suffit que d'une rumeur pour entacher une crédibilité difficilement acquise. C'est probablement pour cette raison que Linguet s'empporte aussi violemment en ce qui concerne *Les Mémoires pour servir la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*. Ces mémoires furent rédigés par Voltaire lors de son retour de Berlin en 1753, avant qu'il en reprenne l'écriture en 1759⁵¹. Cependant, Voltaire les brûle avant sa mort, peu de temps après sa réconciliation avec le roi de Prusse, « bien persuadé que, de cette manière, il anéantit pour jamais jusqu'à la trace de ses vieilles querelles »⁵². Or il semble que deux copies de son manuscrit aient subsisté, l'une est jointe aux manuscrits composant ses œuvres posthumes, et l'autre envoyée à Catherine de Russie.

Malgré qu'il soit établi aujourd'hui que ces mémoires sont bien de Voltaire, Linguet croit fermement que ce dernier ne peut être l'artisan d'une telle « satire atroce »

⁴⁹ Anonyme, « LETTRE A ... », p. 432, dans S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 426-432.

⁵⁰ Voir Christian Jouhaud et Alain Viala, dir., *De la publication : entre Renaissance et Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2002, 119 p.

⁵¹ Il est toutefois possible que ces mémoires aient été rédigés avant 1753, puisqu'on retrouve dans les Archives de la Bastille une note datant de 1751 qui les mentionne (Raymonde Morizot, *L'autobiographie chez Voltaire*, Paris, Publibook, 2006, p. 21.)

⁵² Lettre au compte de Guibert, *Recueil des Œuvres de M. de Villette* (Paris, 1788), dans Lefèvre et Deterville, cité dans R. Morizot, *L'autobiographie chez...*, p. 23.

contre le Roi de Prusse. D'une part, dit-il, Voltaire n'avait aucun intérêt à produire un tel « persiflage » empreint d' « inexactitude » et de « fausseté dans les anecdotes ». D'autre part, assuré qu'il s'agit d'un faux, Linguet prétend que « [...] même le faussaire, en tâchant de copier sa manière & son stile, en a ou négligé, ou manqué le principal caractère, la correction, & l'élégance, la justesse & la propriété des termes »⁵³. Pour Linguet, c'est clair, il n'y a pas de preuve écrite qu'il s'agit bien là de la plume de Voltaire :

Non, je ne puis le croire : & si les preuves matérielles que je vais donner de la supposition n'étoient pas suffisantes, si l'on m'en objectoit de plus démonstratives, telles qu'un manuscrit de la main de M. de *Voltaire*, seule preuve convainquante d'un pareil fait, je la regarderois comme l'anecdote la plus avilissante pour la Littérature qui ait jamais eu lieu : j'aurois autant de mépris que d'horreur pour les éditeurs, qui pouvant par la suppression du manuscrit épargner aux Sciences cet outrage, à la Philosophie cet affront, au Public ce scandale, auroient tout sacrifié au désir de gagner un peu d'argent en se rendant complices de ce crime de leur divinité⁵⁴.

Il ne s'agit pas ici de prendre part à un débat déjà réglé sur la paternité de ces écrits, mais bien de comprendre la nature du scandale qu'il fait naître aux yeux de Linguet. Pour le littérateur, il s'agit d'une calomnie démesurée voulant porter atteinte à la personne et à la réputation d'un homme de lettres respecté. Pour le juriste, c'est une injustice que de publier ces mémoires après la mort du principal intéressé, dans l'incapacité qu'il est de se défendre contre ses assaillants. C'est la raison pour laquelle du reste Linguet juge nécessaire de lui porter secours, car si Voltaire en est bien l'instigateur, c'est un scandale pour la littérature qu'ils aient été publiés tout particulièrement après sa mort.

⁵³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 272.

⁵⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 264.

1.4 Quand la littérature devient dramaturgie

La dramaturgie n'échappe pas à la critique ni même à la censure. Que le genre soit romanesque ou théâtral, les mœurs, la politique et la religion sont soumis au même regard inquisiteur des censeurs qui se penchent également sur le respect des personnalités publiques. La part des choses devait être faite entre la satire et la comédie, celle-ci étant plus acceptée lorsqu'il s'agit de dépeindre la vie publique ou quotidienne. Toutefois, il est complexe de censurer une pièce, puisqu'une fois les premiers vers joués, l'improvisation emboîtait facilement le pas à l'œuvre soumise préalablement à examen. De ce fait, les répliques supprimées menaçaient de ressurgir au grand jour⁵⁵.

La comédie tient une place importante dans le divertissement littéraire au XVIII^e siècle. Deux niveaux s'en dégagent. Le *bas comique* engendre des éclats de rire, on y retrouve le théâtre dit réaliste, c'est-à-dire que les personnages sont placés dans un contexte concret et dans des réseaux sociaux réels. Principalement caractérisé par le burlesque et la parodie, il dérange les conventions sociales⁵⁶. Le *haut comique*, quant à lui, prône la moralité sociale et exige beaucoup sur le plan esthétique. « Le souci d'élévation mène tout naturellement à exclure la violence du rire, la grossièreté des questions d'argent, toute présence de la matière; il mène à privilégier l'activité moyenne du sentiment intérieur, les classes sociales détentrices de ce luxe qu'est la politesse, un

⁵⁵ François Moureau, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 265.

⁵⁶ Martine de Rougemont, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1988, p. 25.

monde idéal qui ne connaît que la vertu ou l'erreur. » Ce théâtre dénué de vulgarité représente la majorité des comédies en cinq actes du siècle⁵⁷.

Avant le milieu du XVIII^e siècle, on ne retrouve pas de réalisme au théâtre. Mais au cours de la deuxième moitié, les pièces satiriques et sociales deviennent de plus en plus populaires. Elles mettent en scène les faiblesses et les vices de la société⁵⁸, et ceux de véritables personnes, le plus souvent publiques ou facilement reconnaissables. Pour Linguet, comme dans les romans, il est blâmable de représenter la vie avec trop de vraisemblance puisqu'à « force de vouloir approcher de la vérité, on fait oublier que c'est une représentation »⁵⁹. C'est pour ces raisons, affirme-t-il, que les spectacles anglais sont « affreux » puisqu'ils cherchent à « tromper la vue ». Ils présentent des mourants qui souillent leur corps de véritable sang, ou encore ils mettent en scène « des fossoyeurs [qui] arrachent avec efforts, du sein d'une terre cadavéreuse de véritables parcelles de corps morts »⁶⁰. Selon Linguet, les scènes de mort en Angleterre, qui se prétendent un art véritable pour les foules s'extasiant devant les « contorsions d'un homme qui périt de mort violente », souffrent justement de ce défaut, « ce n'est pas là un spectacle d'honnêtes gens : ce n'est qu'une farce horrible : & l'Acteur qui s'y signale, peut très-bien n'être qu'un histrion⁶¹ empoulé »⁶². Linguet pense au contraire que la tragédie, au lieu de choquer par un tempérament furieux, doit émouvoir en attendrissant le cœur. Il faut « y serrer le cœur; oui : mais pour que les larmes soient douces, il faut que ce soient

⁵⁷ M. de Rougemont, *La vie théâtrale en ...*, p. 27.

⁵⁸ Isabelle Martin, *Le Théâtre de la Foire. Des tréteaux aux boulevards*, Oxford, Voltaire Foundation, 2002, p. 225.

⁵⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 432.

⁶⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 434.

⁶¹ Terme provenant de l'Antiquité s'appliquant à un comédien qui joue des farces grossières.

⁶² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 5, 1779, p. 243.

des sentimens doux qui les fassent couler, & non pas des blessures qui les arrachent »⁶³. Son attitude envers la dramaturgie n'a rien de surprenante, ses critiques se veulent cohérentes avec les reproches que nous avons analysés depuis le début de ce chapitre, particulièrement en ce qui concerne le roman, alors que l'auteur doit aspirer à un imaginaire idéal et beau.

Au XVIII^e siècle, la grossièreté, spécialement lorsqu'elle s'applique au corps, est répudiée depuis déjà longtemps. Le siècle des Lumières se distingue en ce que la moindre référence à la vie physique devient contraire à la bienséance. Les relations entre les hommes et les femmes sont scrutées à la loupe; peu importe les sentiments évoqués, ils doivent être dictés par la politesse⁶⁴. Dans l'*Amant bourru* (1775), Linguet juge les idées vides et les expressions, sèches. Il reproche à Jacques-Marie Boutet de Monvel de ne pas connaître le cœur humain puisqu'il conçoit les rôles (notamment de marins) en personnages frustrés, et ce tout spécialement envers les femmes, « ayant entendu dire aparemment que les marins n'étoient pas polis, [il] n'a pas cru pouvoir rendre le sien trop *Grossier* : il a cru ces deux mots synonymes, ou inséparables »⁶⁵. De plus, De Monvel ne semble pas maîtriser les règles de la langue et du bon sens, ou du moins il ne sait pas comment les transposer dans ses écrits. Selon Linguet,

la langue n'est pas mieux traité dans cette étrange production, que la bienséance & la nature. Non seulement il n'y a pas un vers qu'on puisse remarquer, ni une idée qu'il soit possible de citer : mais on trouve à chaque couplet des fautes grossieres, des inversions ridicules, & faites uniquement pour remplir la mesure [...]⁶⁶.

⁶³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 200.

⁶⁴ Henri Lagrave, *Le théâtre et le public à Paris de 1715 à 1750*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1972, p. 623.

⁶⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 266.

⁶⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 267.

La pièce est inspirée des *Lettres de la comtesse de Sancerre*, un roman de Marie-Jeanne Riccoboni⁶⁷ dans lequel des femmes discutent de leurs opinions sur l'amour et le mariage. Linguet ne reconnaît pas « le ton des femmes de qualité entre elles » lorsque la Marquise s'adresse à son amie la Comtesse par « son nom tout court »; « *Sancerre étoit d'un trouble inconcevable* », « *Sancerre encore toute interdite* »⁶⁸. Il cite encore l'entretien de la Comtesse et d'Estelan, quand « il la [la Comtesse] tutoye comme un être de l'autre monde »⁶⁹. La Marquise se joignant à la conversation lui demande « s'il veut toujours épouser ou plaider », il lui répond : « Ce n'est pas vous que je voulois pour femme, Le ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder »⁷⁰. Il ne conçoit pas qu'il peut s'agir de propos tenus entre gens de bonne compagnie, autant que de bonne poésie. « On ne sçait qui doit plus surprendre, de la nudité, de la sécheresse des expressions, ou du vuide des idées »⁷¹. Cependant, la pièce présentée le 13 août 1777 fut un succès, du moins pour le comte d'Artois ainsi que Marie-Antoinette, qui étaient présents et participèrent activement aux applaudissements⁷². Il faut dire que la Cour perçoit et analyse la dramaturgie d'un œil tout à fait différent, beaucoup plus libertine dans son jugement de la pièce.

Toujours au profit de la bienséance, Linguet critique la pièce *Rodogune*⁷³ (1644-1645) écrite par Pierre Corneille, qui ne serait qu'« un entassement d'atrocités plus

⁶⁷ Roselyne Laplace, *Théâtre, discours politiques et réflexions diverses*, Paris, Éditions H. Champion, 2001 p. 121.

⁶⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 268.

⁶⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 264.

⁷⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 265.

⁷¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 269.

⁷² R. Laplace, *Théâtre, discours politiques...*, p. 121.

⁷³ Une deuxième pièce, publiée sous le même titre par Gabriel Gilbert au cours des mêmes années, présenterait des ressemblances frappantes. Durant l'écriture de sa pièce, Corneille se serait confié à un

abominables les unes que les autres »⁷⁴. L'histoire raconte un marché malsain entre une mère et ses fils, ainsi que des passions amoureuses perverses. Une mère promet le pouvoir à ses fils en échange du meurtre d'une princesse, dont elle sait qu'ils sont éperdument amoureux. Cependant, la jeune princesse apprend le marché et promet de donner sa main à celui qui lui rapportera la tête de la mère.

Je ne sais quel apologiste de Corneille prétend justifier cet endroit, parce que, dit-il, il est évident que le marché de Rodogune n'est qu'une plaisanterie elle sait bien qu'on ne la prendra pas au mot. C'est par cela même qu'il en est plus abominable; & que je ne puis concevoir ni que Corneille ait enfanté un tel monstre, ni que le public y ait applaudi⁷⁵.

À travers les tableaux d'horreurs que fournit la pièce, Linguet perçoit également les « blasphêmes [les] plus fous encore qu'inutiles, tout cela est au-dessous des terns les plus barbares du théâtre »⁷⁶. *Rodogune*, contrairement au public qui l'a applaudi, lui paraît la pièce la plus dégoûtante du théâtre, la plus mal écrite et la plus mal exécutée.

La dramaturgie des opéras n'échappe pas à la critique du théâtre. C'est le cas par exemple du *Beggar's Opera*, écrit par le poète et dramaturge anglais John Gay, qui connut un véritable succès en 1728. Il s'agit à la fois d'une parodie de l'opéra italien, qui à l'époque devenait encombrant, ainsi que d'une satire politique⁷⁷. Mais pour Linguet, l'œuvre n'est en fait qu'une pièce « aussi dégoûtante que dangereuse, & célèbre, [...]

indiscret qui livra le plan de *Rodogune* à Gilbert, ce qui expliquerait que les quatre premiers actes de Gilbert soient presque à l'identique de ceux de la *Rodogune* de Corneille (*Anecdotes dramatiques*, Tome 2, p. 136-137, dans CÉSAR, calendrier électronique des spectacles sous l'ancien régime et sous la révolution [En ligne]. [s.d.]. Adresse : http://cesar.org.uk/cesar2/titles/titles.php?fct=edit&script_UOID=117092, consulté le 20 novembre 2010.).

⁷⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 213.

⁷⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 10, 1783, p. 214-215.

⁷⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 215.

⁷⁷ Henri Fluchère, « Gay John (1685-1732) » [En ligne], Encyclopaedia universalis, <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedie/john-gay/>, consulté le 22 avril 2010.

véritable *Opéra comique* : il n'y est, à la vérité, question que de *Voleurs*, filles publiques, de *Gibets*, &c. on y voit en action ce que la débauche a de plus crapuleux, & le crime de plus revoltant »⁷⁸. Il faut noter que l'Opéra Comique français ne voit le jour qu'au milieu du siècle et son succès fut fulgurant. Les sujets exploités sont à ses débuts d'un goût douteux, par leurs thèmes vulgaires et indécents, mais ils se raffinent au cours des décennies suivantes⁷⁹.

* * * *

Malgré le retrait progressif de la censure, il semble que l'écriture scandaleuse soit toujours bien vivante au cours du XVIII^e siècle, mais le scandale concerne désormais les modes littéraires principalement axés sur l'esthétique des descriptions et le respect de la bienséance. Pour Linguet, le scandale se situe d'abord au niveau de la qualité de l'œuvre. Bien que faisant preuve d'admiration envers la monarchie, on retrouve dans les *Annales* peu de critiques d'ouvrages qui auraient manqué de respect au Roi, comparativement au siècle précédent. Linguet se concentre plutôt sur le niveau de la langue et son application dans la littérature. La déférence qu'il porte aux lecteurs est facilement perceptible, il le stipule à maintes reprises. Pour la même raison,

⁷⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 425.

⁷⁹ Francisco Lafarga, « Théâtre », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, *Le monde des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2000, p. 212-213.

son analyse traite toujours de la morale véhiculée dans l'écrit contesté. Ce dernier ne doit pas contenir de propos s'opposant à la raison ou présentant la société à travers ses vices uniquement.

Mais son estime se porte également envers la littérature elle-même, scrutant les ouvrages et dénonçant ceux qui la blessent, par les copies, les fautes ou encore par l'utilisation d'une mauvaise argumentation. À travers son analyse des œuvres théâtrales, on se rend compte que l'imaginaire détient une place importante dans sa conception d'une bonne pièce, seul recours contre une mise en scène de la vie qui soit trop réaliste. Avec la multiplication des imprimés, leurs impacts se sont accrus au cours des siècles, la matière véhiculée devenant ainsi plus dommageable pour les mœurs. Les imprimés sont devenus des outils importants, autant pour la promotion d'idées et des personnes que pour la condamnation d'actes répréhensibles. Conséquemment, le caractère scandaleux du contenu et/ou de la forme a des conséquences d'une part plus étendues, mais également plus dommageables. Ainsi, si le contenu littéraire porte atteinte à la littérature, c'est sans doute aussi sinon plus sa diffusion par la voie de l'impression et de la mise en scène qui fait outrage.

Chapitre deuxième

Des idées aux gestes, les pratiques indignes du monde des lettres

À la fin du XVIII^e siècle, l'opinion publique s'exprime principalement sur la place publique qui est au cœur de la vie urbaine. L'imprimé et tout particulièrement la presse sont le lieu où éclate le scandale, ils sont également l'espace où l'opinion publique s'en saisit. Il est intéressant de constater que la prestation théâtrale joue sensiblement le même rôle que l'imprimé. Aux dires de Linguet, « des *Gazettes* et des *Théâtres*, voilà ce qu'il faut à nos Européens modernes. Plus les villes sont grandes, plus ces alimens fantastiques y sont recherchés & multipliés »¹. Bien d'autres pratiques engendrent l'indignation en dehors de la diffusion des thèmes et des sujets scandaleux, notamment entre les différents travailleurs de l'édition. Par l'entremise des *Annales*, nous en avons sélectionné deux. La première représente pour Linguet le plus grand brigandage du siècle, c'est la contrefaçon, qui vient nuire à tous les protagonistes du monde des lettres, que ce soit le public, les auteurs ou les libraires. La littérature est avilie par ce marché frauduleux, tout comme elle est déshonorée par la relation de pouvoir que les comédiens exercent déloyalement sur les hommes de lettres.

Le livre, mais plus encore le périodique est l'un des moyens pour atteindre l'espace public. « Le livre et la lecture prirent ainsi une nouvelle place dans la conscience publique. La bourgeoisie ayant maintenant assez de temps à lui consacrer et un pouvoir d'achat également suffisant, la lecture devient un facteur d'émancipation et une force

¹ Simon Nicolas Henri Linguet, *Les Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, Tome 6, 1779, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 196.

sociale productrice [...] »². La presse encourage une conscientisation morale, voire politique, du lecteur qui devient progressivement un citoyen utile et sensibilisé aux enjeux de sa communauté. La multiplication des connaissances à travers l'Europe provient notamment de cette accessibilité de la presse qui fournit un échange d'idées entre les sociétés³ en même temps qu'elle s'en nourrit.

2.1 L'opinion publique prise à témoin

Caractérisé par son expansion ainsi que sa popularité grandissante, le développement de la presse est en effet favorisé par le bouillonnement des idées accompagnant l'épanouissement de la culture française au XVIII^e siècle⁴. « L'élargissement du champ de la connaissance, les progrès de l'alphabétisation, l'aptitude plus répandue à participer à la diffusion et au développement de la culture [...] sont les causes immédiates du puissant besoin d'information auquel nous devons l'essor sans précédent de la presse »⁵. Malgré les efforts des autorités pour la circonscrire, ainsi que le dédain des grands écrivains du XVIII^e siècle envers ce nouveau style littéraire, la presse vient s'immiscer dans la vie parisienne puisqu'elle répond au besoin grandissant de savoir d'une société de plus en plus instruite et de plus en plus curieuse. Selon Linguet, « c'est par *l'Impression* qu'il faut instruire : la lecture est le précepteur auquel il

² Reinhard Wyttnmann, « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle? », dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, dir., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 335.

³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 57.

⁴ Ainsi que par la grande mutation des transports terrestres partout en l'Europe entre 1770 et 1780, qui permet la formation de réseaux commerciaux plus fiables. (Joël Sagnieux, « Le temps, l'espace et la presse au siècle des Lumières », *Cahiers d'histoire*, vol. 23, n° 3 (1978), p. 318.)

⁵ J. Sagnieux, « Le temps, l'espace et... », p. 316.

faut confier son enfance : c'est par elle qu'il faut combattre ses tyrans, & qu'on réussira à les terrasser »⁶.

C'est encore la presse qui est le principal véhicule de l'opinion publique, elle lui permet de se forger, et surtout de se répandre dans la société. Il faut prendre garde avec la notion d'opinion publique qui est certes bien différente de ce que l'on entend aujourd'hui, pour la bonne raison qu'elle est en constant mouvement. Elle est à la croisée des chemins entre la fabulation et ce qui semble vrai⁷, elle traite à la fois de faits de la vie quotidienne ou encore de sujets plus évidents à cerner pour l'historien (tels que les mouvements idéologiques), notamment grâce aux imprimés. La presse fournit aux chercheurs une fenêtre sur les opinions qui circulent dans l'espace public, elle permet de connaître les appréciations d'une pièce de théâtre, les détails d'un scandale à la Cour, ou encore les réactions face à la censure d'une œuvre. Elle apporte une compréhension des opinions par les témoignages qui y sont regroupés, discutés, et débattus. Ces mêmes témoignages rendent compte de particularités spécifiques, Linguet en est un parfait exemple lorsqu'il déclame son hostilité acerbe envers les académiciens. Dans la durée, les témoignages « permettent d'étudier les sujets, les thèmes et les mythes autour desquels se sont formées les opinions et les mentalités »⁸. En fait, sans la presse, « nous n'aurions qu'une vue globale et schématique [...] »⁹, qu'une vision passablement réductrice d'un siècle empli de bouleversements idéologiques. Pour reprendre la définition de Gabriel Tarde,

⁶S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 15, 1788, p. 308.

⁷ Arlette Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, coll. « La librairie du XX^e siècle », p. 107.

⁸ Pierre Albert, « Remarques sur l'histoire de la presse sous la III^e République », *Le mouvement social*, n° 53 (1975), p. 24.

⁹ Pierre Renouvin, « Préface », dans Claude Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, Tome 1 : *Des origines à 1814*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. VII.

« l'opinion, dirons-nous, est un groupe momentané et plus ou moins logique de jugements, qui, répondant à des problèmes actuellement posés, se trouvent reproduits en nombreux exemplaires dans des personnes du même pays, du même temps, de la même société »¹⁰.

Non seulement la notion de l'opinion publique se développe-t-elle à travers l'expansion de l'imprimé et de la presse, mais elle naît en partie au cœur des débats entourant la liberté de la presse, véritable cheval de bataille pour les esprits du siècle. À travers ces débats on retrouve la volonté de rendre justice, de fournir des éléments clairs et véridiques aux lecteurs et subséquemment de forcer une ouverture à la réflexion. Les philosophes, témoins de l'influence, de l'emprise et de l'importance de cette opinion, se portent garants et se posent en guides afin de la perpétuer¹¹. Il n'est donc pas surprenant de voir les hommes des Lumières concevoir l'expression au milieu du XVIII^e siècle afin de définir la combinaison des différentes pensées ou phénomènes, en un tout plus ou moins homogène, sur un sujet interpellant alors l'ensemble de la population, la politique.

L'opinion publique des Lumières a donc un caractère polémique : elle s'oppose à l'opinion dominante, qui est fausse, partielle et trompeuse. Le processus de communication et la formation de l'opinion publique qui en découle ne peuvent avoir lieu que dans le combat politique et intellectuel entre les philosophes, les journalistes et les autorités¹².

¹⁰ Gabriel Tarde, *L'opinion et la foule*, Paris, Éditions de Sandre, 2006, p. 61.

¹¹ Edouardo Tortarolo, « Opinion publique », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2000, p. 277.

¹² E. Tortarolo, « Opinion publique », dans V. Ferrone et D. Roche, dir., *Le monde des...*, p. 279.

Qu'on soit en accord ou non avec ce qu'elle véhicule, l'opinion publique fait office d'autorité. Il s'agit d'une *contre-force*, d'un *tribunal*¹³, « en fait elle pouvait balayer Paris avec la puissance d'un cyclone dont le Palais-Royal était l'œil »¹⁴. Elle autorisait une deuxième chance de se faire valoir sur la place publique, en offrant aux auteurs une voie d'accès à cet espace, afin d'obtenir une reconnaissance et conserver une réputation. Comme l'écrit Linguet, c'est le public qui est le tribunal à persuader.

Parmi nous [...] c'est le Public qu'on travaille à convaincre : les Juges on ne cherche qu'à les séduire : c'est par des manœuvres qu'on les approche : c'est par des importunités, par des artifices, quelquefois par des moyens encore plus criminels qu'on les gagne : tandis qu'on plaide avec de gros mémoires au tribunal des lecteurs, qui deviennent ensuite aussi bavards que les Avocats, on cabale avec des femmes, des directeurs, des confrères, auprès des Magistrats qui ne lisent point, mais qui jugent : on remue les cabinets où se rédige dans les ténèbres l'arrêt qui doit se proclamer à l'Audience avec solennité [...] ¹⁵.

Pour Linguet, il y va de l'intégrité du métier d'écrivain. C'est pourquoi, quelques années plus tard il reprend avec fougue dans les *Annales* une réflexion sur l'opinion publique, qu'il juge remarquable étant donné qu'elle provient de la plume d'un ministre. S'il y a

une vérité bien certaine c'est que dans toutes les circonstances connues & inconnues, il importe à la Nation *Françoise* de prendre soin de l'OPINION PUBLIQUE, d'entretenir son ascendant, & de se souvenir *de ses bienfaits* : mais pour ménager son assistance il faut bien se garder de faire jamais de l'Opinion publique un instrument de *caprice ou de tyrannie*; car s'il l'on venoit à agiter son sceptre avec indifférence; si l'on venoit à décourager ceux qui la cultivent & ceux qui honorent sa Cour, on risqueroit de perdre, on risqueroit d'affaiblir la seule puissance qui sera constamment en harmonie avec nos mœurs & avec notre esprit social; la seule puissance avec laquelle on introduit des récompenses préférables aux grandeurs & à la fortune; la seule avec laquelle on peut, au nom de la justice et de l'honneur, diriger les Administrateurs, & les assouplir, tôt ou tard, au joug de la raison, quand il

¹³ Mona Ozouf, « Le concept d'opinion publique au XVIII^e siècle », *Sociologie de la communication*, 1 (1997), p. 356.

¹⁴ Robert Darnton, *Le Diable dans un bénitier. L'art de la calomnie en France, 1650-1800*, Paris, Éditions Gallimard, 2010, p. 123.

¹⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 8, 1780, p. 493.

leur arrive de vouloir s'en affranchir; la seule puissance enfin qui ne soit pas rivale du Trône [...]»¹⁶.

Les mêmes éléments se retrouvent chez Rousseau lorsqu'il définit à son tour l'opinion publique comme étant

« l'opinion d'autrui dans la Société », l'expression collective des valeurs morales et sociales d'un peuple, les sentiments et les convictions partagés tels qu'ils se matérialisent dans les us et les coutumes d'une nation et trouvent une application dans les jugements que cette nation porte sur les actes individuels. En ce sens, elle est la source de la réputation et de l'estime par les hommes, le critère de jugement du caractère et du beau, la sanction normale des actions immorales ou inconvenantes¹⁷.

Le public vient alors se poser en juge, il tire au jour le secret et met en scène le scandale¹⁸.

2.2 Le scandale déchaîné par les moyens de diffusion littéraire

Tout comme elle l'est pour l'opinion publique, la presse est l'espace où éclate et par lequel se nourrit le scandale. L'imprimé renforce les bruits de la rue, du café et des salons. En effet, dans la rue et les cafés il est aisé de licencier, d'accuser et d'amorcer des

¹⁶ M. Neker, *Nouveaux éclaircissemens sur le compte rendu du Roi*, 1781, dans S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 15, 1788, p. 297.

¹⁷ Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles*, Genève, Éditions M. Fuchs, 1948, p. 89-90, cité dans Keith Micheal Baker et Jean-François Sené, « Politique et opinion publique sous l'Ancien Régime », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 1 (janvier-février 1987), p. 55.

¹⁸ Les mémoires judiciaires ont contribué au développement de l'opinion publique, « comme le faisaient remarquer Malesherbes, Delacroix et Falconnet, l'utilisation croissante de l'imprimé pour rendre publiques les affaires judiciaires transformait la relation entre l'espace clos du tribunal et l'espace public situé à l'extérieur. En livrant à l'examen de tous les procédures secrètes du tribunal, en déchirant le voile du secret qui protégeait traditionnellement les riches et les puissants, et, surtout, en présumant que leurs lecteurs étaient dotés d'une opinion qui pouvait compter, les mémoires judiciaires jouèrent un rôle primordial dans la création d'une sphère publique prédémocratique ». (Sarah Maza, *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France pré révolutionnaire*, Paris, Éditions Fayard, 1997, p. 121.)

commérages de toutes sortes sur quiconque. La rumeur ainsi lancée se fait entendre un certain temps, mais au final elle est rapidement remplacée par de nouveaux bruits. Tandis qu'avec l'imprimé, la rumeur circule au-delà de la rue, du quartier, voire de la ville et du pays dans certaines circonstances, elle s'amplifie et noircit d'autant plus les réputations mises en question. Bien qu'elle s'étende plus rapidement et plus largement, elle reste imprégnée dans les esprits beaucoup plus longtemps, l'imprimé conférant une pérennité, une preuve noir sur blanc, et comme l'adage le dit si bien, les paroles s'envolent et les écrits restent. On constate une fois de plus ici que « la lecture se situe [...] au cœur d'une dialectique entre l'oral et l'écrit [...] »¹⁹. C'est le fait de rendre publique une information ou un événement à caractère dérangeant qui fait scandale. Le XVIII^e siècle est particulièrement intéressant à ce titre, étant donné que c'est au cours de cette période qu'on assiste à l'émergence de la défense de la société, parallèlement à la défense de la liberté individuelle. Dénoncer des écrits, des pièces de théâtre, des divergences à l'Académie française a une fonction réformatrice dans le sens où l'on défend un idéal social²⁰.

Selon Dampierre, « deux personnages sont [...ici] en scène, le scandalisé et le scandalisant »²¹. Le scandale apparaît comme tel sous le regard du scandalisé, à propos d'un fait qui suscite la réaction d'outrage. Que l'événement scandaleux soit fondé ou non, l'importance réside dans le fait que l'opinion publique le considère comme tel. Sans

¹⁹ Robert Darnton, « Vies privées et affaires publiques sous l'Ancien Régime », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 154 (2004), p. 33.

²⁰ Pierre Dubois, dir., *Normes et transgression au XVIII^e siècle*, France, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 11.

²¹ Eric de Dampierre, « Thèmes pour l'étude du scandale », *Annales : Économies, Sciences, Civilisations*, n° 3 (juillet-septembre 1954), p. 329.

l'énonciation publique, les mêmes actions seraient vouées à l'oubli. C'est en quoi, le scandale doit être perçu, à l'instar du suicide ou du crime chez Émile Durkheim, comme un moment clé, tout spécialement violent et banal à la fois. C'est cette normalité qu'il faut interroger et comprendre comme étant une dénonciation publique, voire une provocation²².

L'imprimé et la prestation théâtrale apparaissent dans ces conditions comme étant les principaux moyens de faire exploser l'objet de scandale. C'est ce à quoi s'évertue Linguet dans ses *Annales* en divulguant les pratiques littéraires à scandale. Par ces dénonciations publiques, il milite en faveur de la considération que les auteurs doivent avoir envers le public par souci de justice et de vérité autant intellectuelle que littéraire. Il porte « une attention scrupuleuse à respecter les Mœurs, les Loix, à réclamer en faveur des classes les moins autorisées, le plus facilement écrasées de la société, les droits que la Nature leur donne, & qu'une saine Politique doit toujours leur conserver »²³. C'est le but qu'il s'est fixé, conscient de l'importance et de l'impact de l'imprimé pour et dans l'opinion publique.

En raison du développement de la presse, les auteurs jouent un rôle crucial sur la diffusion des nouvelles et ses répercussions dans l'espace public. Ils rendent visible et accessible pour « guérir les maux d'un État rongé par la clandestinité et la pratique du secret »²⁴. Mais jusqu'où doit aller la divulgation du secret? Y-a-t-il des limites à

²² Damien de Blic et Cyril Lemieux, « Le scandale comme épreuve. Éléments de sociologie pragmatique », *Politix*, vol. 18, n° 71 (2005), p. 10.

²³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 9, 1780, p. 465.

²⁴ M. Ozouf, « Le concept d'opinion publique... », p. 356.

l'information? Si l'on considère que la divulgation entraîne le scandale, on peut ipso facto prétendre que le fait d'imprimer la nouvelle dite scandaleuse est essentiel au véritable scandale. Sans cette divulgation à grand tirage de l'acte ou des propos, le scandale n'aurait pas le même sens. Par conséquent, c'est le fait d'imprimer la nouvelle qui donne écho au scandale, de la présenter aux lecteurs, de la placer dans l'espace public, de la jeter en pâture à l'opinion publique.

Par leurs écrits, les auteurs influencent toute une société avide de divertissements. Preuve d'un statut en mutation, Linguet les juge uniques responsables du scandale, et ne semble à aucun moment accuser les libraires qui se chargent de l'édition et de la vente. Exception faite du libraire Panckoucke, sur qui il tient des propos incendiaires, probablement en raison de ses affiliations avec l'Académie française, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Mais son aversion provient également du fait que l'éditeur a laissé « une bande de Sectaires furieux en faire [Le Mercure] l'arme de ses vengeances, le dépôt de ses satyres »²⁵. Autrement, Linguet perçoit les libraires comme

Des négociants, qui, au lieu de placer leur argent à la banque, ou dans l'agiotage des besoins physiques, se chargent de fournir à ceux de l'esprit. Honorés de la confiance d'un homme de lettres, ou substitués à ses droits, ils en font circuler les productions, d'après le traité qui les en a rendus dépositaires, ou propriétaires : ils prennent sur eux la fatigue du débit, & y apportent, non-seulement leur travail, mais aussi leurs fonds & leur intelligence [...]²⁶.

Les journalistes sortent de la neutralité de leurs opinions au milieu du siècle. Ils se veulent désormais critiques, ils aspirent à s'élever au même rang que les hommes de

²⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 5, 1779, p. 196.

²⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 35. (Au sujet de la répartition des rôles entre les acteurs du monde de l'édition au XVIII^e siècle, voir : Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1999, 588 p.)

lettres et les savants. La réputation qui était autrefois protégée par la politesse des coterie salonniers est désormais confrontée aux dangereuses plumes subversives qui font de nombreuses victimes. « Le journaliste jette de l'huile sur le feu. C'est qu'il prétend ne plus être un simple relais d'informations mais former l'opinion et être à l'origine de ses enthousiasmes et de ses dégoûts »²⁷.

La satire, grâce à l'impression, est une « arme de l'esprit »²⁸ plaçant ses auteurs dans une situation de pouvoir par rapport à leurs victimes. Véritable littérature de combat entre intellectuels, le ridicule devient au milieu du XVIII^e siècle une arme dans les polémiques afin de diffamer et venger ses opposants dans l'espace public. La dérision, en dehors des sévères attaques qu'elle porte, est une source d'amusement pour le public qui se complait à rire des personnalités²⁹. Le ridicule a donc une double fonction, à la fois punitive et thérapeutique. Punitif, dans la mesure où il agit comme un agent révélateur, il dévoile l'imposture et les absurdités de la société. Thérapeutique, dans le sens où il canalise l'agressivité et le mécontentement contre l'ordre établi ou toute autre forme d'autorité³⁰. Il est toutefois important de distinguer la critique de la satire et du libelle puisque les répercussions se montrent bien inégales d'un style à l'autre. Voltaire définit les critiques comme étant des auteurs qui « soutenaient leurs arguments avec légèreté sans citer de noms. Les satiristes marquaient des points en s'attaquant aux individus, mais

²⁷ Guy Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2007, p. 68.

²⁸ A. Farge, *Dire et mal dire...*, p. 99.

²⁹ R. Darnton, *Le Diable dans un bénitier...*, p. 541.

³⁰ Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire*, Paris, Éditions Armand Colin, 2000, p. 56.

sans porter atteinte à leur vie privée. Et les libellistes tentaient de ruiner l'honneur de leurs victimes par des diffamations d'ordre personnel »³¹.

À plusieurs reprises, Linguet se défend de s'abaisser à ce genre d'attaques, ses critiques relèvent plus de la satire que du libelle. Mais les assauts portés à son égard, au contraire, viennent saper sa réputation et sa crédibilité, en particulier en ce qui concerne les « gazetins »³² ainsi que les « Mémoires secrets de Bachaumont, &c. ». D'après ces mémoires, Linguet habiterait dans un « palais superbe à la ville », il détiendrait « des châteaux non moins élégans à la campagne », jouissant « tous les jours [d'] une table de vingt couverts, où les Comédiennes & les escros sont admis de préférence; que ces scandaleuses orgies [l']ont brouillée avec tous les Curés du pays »³³. Linguet déclare que ces accusations rendent « moins sensible le Public a [ses] réclamations contre ces larcins, & moins délicat sur la complicité qui les multiplie »³⁴. Ainsi, comment le public peut-il avoir foi en ses allégations lorsqu'on lui reproche de faire partie du même univers qu'il récrimine avec tant de ferveur.

Linguet subit donc lui-même la condamnation publique, par la même voie imprimée dont il se sert aux mêmes fins dans les *Annales*. Tant la crédibilité que la réputation de Linguet sont entachées, mais il ne se laisse pas faire, recourant à l'édition pour répondre à ses assaillants. Par exemple, dans ses *Mémoires sur la Bastille*, il accuse

³¹ R. Darnton, *Le Diable dans un bénitier...*, p. 334-335.

³² Petites gazettes, habituellement manuscrites (« Gazetin », p. 637, dans Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française, revue, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même*. Tome 1 : A-K, Paris, J. J. Smits, 1798, 768 p.)

³³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 457.

³⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 458.

les autorités d'avoir laissé « dire, assurer, imprimer dans toutes les gazettes, “Que j’avois tramé des projets dangereux; que j’avois compose, & donné des memoires capables d’attirer à la France des réclamations embarrassantes, ou du moins d’en réveiller le désir” »³⁵. C’est en quoi l’écrit, par l’utilisation de la satire, devient une force de frappe puissante. Les hommes de lettres ainsi condamnés sur la place publique ne peuvent que se défendre avec le même outil puisque « la satire brandit le fouet, manie le fléau, répand le vitriol; caustique et cuisante, piquante et mordante, elle corrige, blesse, fustige, cingle, étrille, flétrit, exécute »³⁶.

Dans le chapitre précédent, nous avons exploré la matière à scandale à travers des imprimés qui, selon Linguet, portent préjudice au public, aux valeurs, à la morale, et dans certains cas à des personnes ou groupes sociaux spécifiques. On l’a vu, le véritable scandale vient non seulement de leur contenu, mais aussi, peut-être surtout du fait d’imprimer le sujet à scandale, étant donné que c’est le fait de présenter et dévoiler qui porte préjudice, comme nous venons de le voir de manière spécifique avec Linguet. On pourrait ajouter l’accablement ou le questionnement. Le même raisonnement s’applique à l’écriture dramaturgique pour la bonne raison qu’en la mettant en scène et en la présentant, le contenu se retrouve inévitablement projeté dans l’espace public.

La représentation théâtrale tout comme l’imprimé se veut une école, un moyen de faire passer un message, de le diffuser, d’instruire les gens sur la bonne conduite et la morale à adopter. Ce qui la rend plus dangereuse que l’écrit, c’est que son public est

³⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome. 10, 1783, p. 25.

³⁶ S. Duval et M. Martinez, *La satire...*, p. 63.

constitué autant d'alphabètes que d'analphabètes, rejoignant par le fait même un nombre de personnes plus important que la presse. D'autant qu'au XVIII^e siècle, on assiste à une « véritable théâtromanie »³⁷. En province le public augmente, tandis que dans la métropole, qui regroupe environ 500 000 habitants, on estime le nombre d'adeptes du théâtre à 50 000 personnes³⁸. Le théâtre est donc parfaitement intégré à la vie quotidienne des différentes classes sociales de la société française. Plus particulièrement, la bonne société quant à elle se plaît à rire d'elle-même, elle peut se le permettre puisque le théâtre dit de société, se déroule en cercles privées, à l'abri des oreilles indiscrètes. L'auteur qui prend part à ces séances, renonce de cette manière à la reconnaissance publique de son œuvre, mais cela lui permet d'insérer dans sa mise en scène un ton plus grossier, voire impudique, ce que le théâtre public plus normé et ainsi respectueux de la bienséance, ne pourrait lui permettre.

Le théâtre apparaît donc dans un premier temps comme un divertissement prisé, un lieu de rencontre important, tout comme les salons. On y échange et discute, on s'y prête également aux jeux de l'amour. Il est par conséquent un lieu propice aux rencontres mondaines, un élément clé de la vie, et ce, sur une base quotidienne. « Il est témoin, et plus que témoin, acteur dans la vie sociale »³⁹.

³⁷ Alain Viala, *Le théâtre en France*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 233.

³⁸ Alain Viala, *Le théâtre en France*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 242.

³⁹ Martine de Rougemont, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1988, p. 11.

Le théâtre français sert également à cultiver le goût, dénoncer les « faux-semblants d'une sociabilité qui ne serait qu'un univers de masques »⁴⁰. C'est sous Louis XIV que les autorités commencent à lui porter un intérêt particulier. La comédie de Nicolas Boindin, *Le Bal d'Auteuil* (1702), en est à l'origine. La pièce présente deux filles travesties qui, se croyant d'un sexe différent, se font mutuellement la cour. Lorsque la princesse palatine assiste à la représentation, elle en est dégoûtée et consulte le Roi qui fait interdire les séances. Il décrète ensuite que toutes les pièces de théâtre doivent d'être jugées par un censeur avant d'être mises en scène⁴¹. De nombreux sujets sont à éviter pour échapper à la censure, certains communs à l'ensemble des imprimés, telles les personnalités et les autorités politiques et religieuses, ainsi que la morale publique. Tout comme dans les romans, les auteurs doivent prendre garde à présenter sous les auspices les plus sombres les faits de la vie quotidienne s'ils ne veulent pas être tournés en dérision. S'agissant de la mise en scène du corps, la décence interdit le contact entre les personnages, prône une stricte politesse dans les relations hommes et femmes, et prescrit tous les sous-entendus aux ébats⁴². En somme, la bienséance du corps et de l'esprit doit être respectée. Ce qui n'est pas aisé puisque les auteurs aspirant à mettre en scène des faits nouveaux en viennent à exposer des pièces contraires à cette bienséance, « les suicides se multiplient; puis ce sont des meurtres »⁴³. Cependant, à l'instar de l'imprimé, la censure du théâtre est une entreprise complexe puisqu'il faut démêler les propos portant sur les mœurs en général, de la satire des personnalités publiques. La surveillance

⁴⁰ Philippe Stewart, *Le Masque et la Parole. Le langage de l'amour au XVIII^e siècle*, Paris, José Corti, 1973, cité dans Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Fayard, 2005, p. 249.

⁴¹ Maurice Lever, *Théâtre et Lumières. Les spectacles de Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Fayard, 2001, p. 70-71.

⁴² Henri Lagrave, *Le théâtre et le public à Paris de 1715 à 1750*, Paris, Librairie C. Klincksiek, 1972, p. 622.

⁴³ A. Viala, *Le théâtre en...*, p. 254.

est d'autant compromise que des représentations se tiennent en de multiples lieux : dans les salons, dans la rue, à la foire et dans les lieux réservés à cet effet. Linguet y voit par conséquent un grand désordre.

La barrière entre le monde & la Littérature est détruite; tout est mêlé : le parterre est monté sur le théâtre; le théâtre est descendu dans le parterre; & comme dans tous les désordres la canaille est toujours ce qu'il y a de plus actif, de plus empressé à changer de place, tandis que les honnêtes gens de part & d'autre, fidèle encore aux vieux usages, se tiennent à l'écart, & attendent, pour se rapprocher, qu'ils puissent le faire avec sûreté, la populace jouit de la confusion⁴⁴.

Linguet n'est pas le seul à critiquer cette forme littéraire, puisque le théâtre ainsi que « la connaissance de la poésie et l'aptitude à en juger »⁴⁵ sont des préoccupations du XVIII^e siècle. On scrute le bon parlé et les mœurs, mais principalement comme nous l'avons vu la bienséance.

Paradoxalement, le genre de comédie consacré au XVIII^e siècle est précisément la pièce satirique qui met en scène les vices de la société. Ces sujets font scandale, certes, mais les gens se déplacent pour y assister, ils sont curieux et animés par un désir de transgresser les normes et d'être acteurs de l'émotion et de l'étonnement. Ces thèmes servent également à « corriger les mœurs »⁴⁶, présenter le ridicule de certaines manies ou encore servir d'exemple. La comédie cherche donc à influencer sur les mœurs et la vie quotidienne par le rire, et le drame quant à lui par l'émotion, la politique et la violence⁴⁷.

⁴⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 277-278.

⁴⁵ M. de Rougemont, *La vie théâtrale en...*, p. 101.

⁴⁶ Isabelle Martin, *Le Théâtre de la Foire. Des tréteaux aux boulevards*, Oxford, Voltaire Foundation, 2002, p. 229.

⁴⁷ M. de Rougemont, *La vie théâtrale en...*, p. 53.

Ainsi, en dehors du scandale déclenché par le contenu littéraire, régi comme on le sait par la censure, il apparaît que c'est la diffusion qui pose préjudice aux lettres; que ce soit par l'impression ou par le fait de jouer la pièce sur la scène d'un théâtre.

2.3 Des pratiques professionnelles dégradantes

L'univers de la littérature étant un univers réglementé au siècle des Lumières, certaines lois protègent les différents métiers contribuant au système de la Librairie, tels que les imprimeurs ou les libraires. Mais de nombreuses pratiques ne sont pas réglées, et portent atteinte à la littérature. Linguet utilise ses *Annales* pour révéler au grand jour certaines de celles qu'il juge les plus scandaleuses, dans l'espoir d'améliorer les choses. C'est de cette manière que la contrefaçon vient à prendre une grande place dans ses écrits.

À prime abord, nous devons définir le terme afin de bien cerner ses implications dans le monde des lettres de la fin du XVIII^e siècle. Référons-nous à un ouvrage qui, bien que très critiqué par Linguet, est d'une grande importance pour le mouvement intellectuel de toute l'Europe, c'est-à-dire *l'Encyclopédie*. On retrouve donc à l'article contrefaçon :

s.f. *terme de Librairie*, qui signifie édition ou partie d'édition d'un livre *contrefait*, c'est-à-dire imprimé par quelqu'un qui n'en a pas le droit, au préjudice de celui qui l'a par la propriété que lui en a cédée l'auteur, propriété rendue publique et authentique par le privilège du Roi, ou autres lettres du sceau équivalentes⁴⁸.

⁴⁸ Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, dir., *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Tome 4, N-Z, Paris, 1754, p. 133.

Le contrefacteur aux dires de Linguet est bien plus vil et lâche qu'un simple voleur puisque le voleur de grand chemin

n'enlève au voyageur qu'il dépouille à l'écart, que ce que celui-ci a eu l'imprudence de prendre sur lui; il fait grace à ce qui n'est pas à la portée de sa main. Mais le *Contrefacteur*, c'est sans sortir de chez lui qu'il exerce son brigandage; c'est à cent lieues de sa victime qu'il la ruine avec plus de facilité. [...] Il n'y a pas de manœuvre plus honteuse, & dans tous les sens, plus criminelle; des hommes qui veulent s'éclairer, qui lisent pour s'instruire, devroient-ils, pour satisfaire ce goût honnête, autoriser une licence aussi coupable?⁴⁹

Il y a de multiples manières de distinguer la contrefaçon, puisqu'en règle générale, la qualité s'en fait ressentir. Souvent imprimé sur un piètre papier dans une forme négligée qui rend la lecture difficile, l'ouvrage contrefait est distribué en de petits formats, facilitant la clandestinité. L'utilisation d'une mauvaise reliure fait souvent de l'ouvrage un objet médiocre⁵⁰. Cela dit, le problème reste entier et c'est à l'ensemble de l'univers de l'édition que la contrefaçon porte préjudice. Les auteurs se voient subtiliser leur propriété, le public est faussement informé et volé, les libraires perdent de l'argent, etc. Dans certaines circonstances, les répercussions sont lourdes, comme c'est le cas à « *Lyon, Toulouse, Bordeaux, Rheims, Rouen*, [où il y] avoient des presses animées, & fécondes, qui vivifioient sans cesse les magasins du pais. La prospérité meurtrière des contrefaçons les a presque toutes tuées, ou corrompues »⁵¹.

⁴⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 413.

⁵⁰ Hélène Toubert, « Formes et fonctions de l'enluminure », dans Roger Chartier et Henri-Jean Martin, dir., *Histoire de l'édition française*, Tome 1 : *Le livre conquérant, du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Éditions Fayard, Cercle de la Librairie, 1989, p. 133.

⁵¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 56.

Linguet s'en prend à la contrefaçon qu'il voit comme un odieux marché nuisant à la vraie liberté de la presse qui

est la faculté assurée à tout homme honnête de publier ses pensées par cette voie, en munissant ses livres de son nom, en se rendant par sa signature, caution personnelle de ce qu'ils contiennent; & non le pouvoir laissé à de vils mercenaires d'abuser de cette ressource, pour dépouiller l'écrivain scrupuleux qui veut éclairer ses lecteurs, ou pour seconder le misérable qui veut les empoisonner⁵².

La préoccupation de Linguet est ici, comme ailleurs, de respecter le public. Celui-ci, empressé d'obtenir une copie de l'édition d'une œuvre, se fait berner et débourse un montant nettement supérieur à celui fixé pour la véritable édition. Même le public participe à ce vol, puisqu'aux yeux de Linguet il est indifférent au sort de l'auteur, lui préférant un « livre bon marché ». Les gens honnêtes se rendent « complices d'un véritable vol »⁵³, croit-il, en acceptant un ouvrage contrefait. L'ouvrage attaché à la contrefaçon scandalise d'autant plus Linguet que lui-même s'en dit victime.

Les *Annales* sont convoitées par ces « mercenaires », à tel point qu'en 1788 il y a, affirme-t-il, vingt-deux fausses éditions qui sont connues et tolérées⁵⁴. Ce qu'il considère comme le plus affligeant, c'est qu'en plus de lui porter préjudice sur le plan matériel, elles viennent flétrir sa réputation, et ce faisant, ils le soustraient de la relation qu'il entretient avec ses lecteurs.

Une des récompenses les plus flatteuses pour un écrivain sensible & délicat dans la position où je me trouve, c'est de connoître l'espèce d'hommes de qui il est estimé & recherché; c'est d'être en quelque sorte en correspondance journalière avec ses lecteurs; de pouvoir, en parcourant sa liste, faire une espèce de destination de ses idées, & de deviner à qui tel ou tel passage

⁵² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 13, 1788, p. 21.

⁵³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 457.

⁵⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 13, 1788, p. 2.

pourra être ou plus utile, ou plus agréable. [...] C'est une joie douce & pure [...] Il [le contrefacteur] ne m'ôte pas le suffrage des Souscripteurs honnêtes dont il subtilise l'argent; mais il m'ôte la douceur d'en être instruit [...]. Et ce ne sont pas seulement des plaisirs qu'ils m'enlèvent; ce ne sont pas seulement des supports consolans qu'ils écartent : c'est un moyen de perfectionner mes écrits dont ils me privent⁵⁵.

Étonnamment, les contrefacteurs des *Annales* ne travaillent pas dans l'ombre, puisqu'« ils distribuent [toujours selon Linguet,] des prospectus, ouvertement, & sans pudeur »⁵⁶. Les falsificateurs vont jusqu'à se faire passer pour les associés de Linguet, et par la suite ils vont se brouiller avec ses véritables partenaires. Linguet raconte également comment des créanciers ont saisi les biens de valeur, dont l'édition frauduleuse des *Annales*, d'un contrefacteur qui se serait enfui. Et pour ne pas perdre leurs investissements, ils ont maintenu l'entreprise de contrefaçon des écrits de Linguet.

De sorte qu'on voit une association d'hommes honnêtes, qui se plaignent d'avoir été volés, & qui non-seulement s'accommodent, sans scrupule, du butin trouvé dans la caverne du voleur, mais continuent, sans remords, à dépouiller les passans, sous prétexte qu'ils exercent ses droits⁵⁷.

Il affirme que tout ceci se déroule au grand jour et aux vues de tous, c'est en quoi il se doit d'intervenir et de dénoncer l'odieux marché dont il est victime.

Faisant de l'imitation un véritable outrage, certains criminels vont même jusqu'à reproduire les avertissements concernant la contrefaçon de ses propres écrits, insérés dans les *Annales* afin de prévenir ses lecteurs. D'autres vont jusqu'à prétendre que leur édition est plus complète que l'original, allant jusqu'à joindre « des injures & des menaces »⁵⁸ à

⁵⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 13, 1788, p. 10-12.

⁵⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 411.

⁵⁷ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 412.

⁵⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 8, 1780, p. 129.

l'endroit de Linguet. Il en résulte que sa propre œuvre est souillée par des licences dont il fait lui-même l'objet.

Le marché de la contrefaçon amène la

quantité effrayante de brochures obscènes, satiriques, impies, factieuses, dont nous sommes inondés, tandis que les bons ouvrages deviennent de plus en plus rares, non qu'il n'en existe pas, mais parce qu'il ne trouvent pas de mains qui veuillent risquer à leurs dépens d'en faire le présent au public. L'écrivain licencieux est encouragé par la facilité de l'impression clandestine : le libraire honnête est dégoûté par la certitude d'être plus compromis par le succès que par la chute, même d'un écrit estimable⁵⁹.

Il n'y a que dans le monde littéraire, dit-il, où se produisent de pareilles aberrations. La littérature en est avilie, mais bien d'autres pratiques l'affectent encore. Nous nous bornerons ici à exposer l'un des usages les plus abondamment décrits par Linguet parce qu'il bouleverse la pratique de la littérature, à savoir la relation entre les comédiens et les auteurs.

Le statut de l'auteur comme nous l'avons vu tend à s'affirmer au cours du siècle. Les écrivains, en reconnaissance de leur propriété intellectuelle, revendiquent des droits monétaires plus importants, puisqu'ils « rampent pour arriver à des aumônes sur le *Mercure*, sur les *Gazettes* »⁶⁰. Selon Linguet, les comédiens contribuent à cette situation déplorable, notamment en raison des privilèges qui leur sont accordés. La réglementation entre les acteurs et les auteurs n'est pas une invention du XVIII^e siècle. En effet depuis la fin du XVII^e siècle, les autorités tentent de légiférer le fonctionnement du théâtre, plus particulièrement en ce qui concerne les droits d'auteur. Mais en donnant un statut aux

⁵⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 13, 1788, p. 19.

⁶⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 20.

comédiens, en les instituant en corps, « on leur a sacrifié les auteurs dramatiques »⁶¹, puisque les privilèges leur cèdent de nombreux avantages. Lorsque la représentation s'avère un échec, la pièce est abandonnée aux comédiens afin de les dédommager.

On a prononcé une confiscation générale, au profit des théâtres, de tous les ouvrages dramatiques qui ont eu, ce qu'on appelle, trois Reprises : & même, cette confiscation est anticipée par la loi, dans certains cas, lorsque la pièce, par exemple, est tombée dans les règles : expression assez ridicule, imaginée pour désigner une petite recette; de sorte que, quand une pièce ne rapporte pas une certaine somme aux Comédiens; on les en console, en leur abandonnant la pièce elle-même. Les troupes Comiques sont des Ogres qu'on autorise à dévorer leurs pourvoyeurs, quand la provision leur manque⁶².

En définitive, que le spectacle soit un succès ou un échec, l'auteur est toujours perdant. Si la pièce est un triomphe, il sera bien sûr encensé, mais c'est aux comédiens que reviennent les gains de la prestation. « Pourquoi faut-il que ce soit aux dépens des *Gens de lettres* que l'administration se charge de procurer de l'emploi à des hommes qui ne leur rendent aucuns services? »⁶³ Les auteurs ne sont toutefois pas soumis à une complète aliénation. Entre autres, ils conservent leurs avantages sur l'impression de leur œuvre. Et lorsque celle-ci revient au goût du jour, la troupe de théâtre les informe que leur pièce va être à nouveau jouée, leur permettant dans certains cas de prendre part aux préparatifs, notamment en ce qui concerne la distribution des rôles⁶⁴.

Pour Linguet, les auteurs n'ayant ni aide ni appui de la part du Système de la Librairie qui protège contre eux les comédiens, se voient dans l'obligation de prostituer leur plume et de se mettre à leurs pieds. Ils usent de multiples stratégies, autant pour se

⁶¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 52.

⁶² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 13.

⁶³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 54.

⁶⁴ Gregory S. Brown, « After the Fall : The Chute of a Play, Droits d'Auteur, and Literary Property in the Old Regime », *French Historical Studies*, vol. 22, n° 4 (Fall 1999), p. 465-491.

faire publier et apprécier des mécènes, que pour inciter les diverses troupes de théâtre à jouer leurs pièces. Ne « voyant pas d'autre moyen que de flatter les praticiens de l'aristocratie comique, [ils] s'avalissent peu à peu jusqu'à ce rôle affligeant; ils deviennent les courtisans des Histrions, & une fois descendus là, ils ne remontent plus : ils portent dans la société le même esprit de bassesse & d'intrigue [...] »⁶⁵. Ils en viennent alors à se détruire entre eux au lieu de faire front commun contre leurs détracteurs. Ils persécutent ceux pour qui ce manège ne semble pas honnête et « s'efforcent, ne pouvant leur ôter l'honneur, de leur fermer les accès de la gloire »⁶⁶.

* * * *

Ainsi, le scandale provient de la diffusion des propos indécents contenus dans les ouvrages et la presse, mais il apparaît qu'il découle également de la représentation théâtrale, puisque c'est précisément par ces voies que le scandale éclate dans l'espace public, et que l'opinion publique peut s'en saisir. En témoigne les pratiques exposées par Linguet à travers ses *Annales*. Ayant été dévoilées aux yeux de tous, les lecteurs ont pris connaissance des événements et y ont réagi, s'ensuit le scandale entourant la contrefaçon dans le système de la Librairie, ainsi que les réactions d'indignation face à la position d'autorité des comédiens sur les écrivains. « De là résulte la dégradation de l'imprimerie, de ce bel art si favorable dans sa destination primitive au maintien des mœurs, aux

⁶⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 184-185.

⁶⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 185.

progrès des sciences »¹. A la source de ces pratiques et de ces œuvres condamnables se trouvent des intentions malhonnêtes (par exemple, détruire la réputation d'un concurrent par la presse), voire inconvenantes (par exemple, faire la satire de personnalités publiques sur la scène théâtrale) des différents ouvriers de la Librairie. C'est ce désir de nuire, diffamer, venger, calomnier qui se révèle être la base du scandale. L'Académie française vient parfaitement illustrer cette dynamique puisque ce sont ces mêmes aspirations qui la poussent à vouloir dominer la société des lettres.

¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 13, 1788, p. 19.

Chapitre troisième

Quand l'Académie française prend en otage la littérature

L'ébullition intellectuelle du XVII^e siècle encourage les hommes de lettres à se réunir afin de débattre de divers sujets de l'actualité. Au début du siècle, quelques habitués du salon Rambouillet se réunissent en cercle fermé chez Valentin Conrart, nommé la « Compagnie Conrart »², qui sera le premier secrétaire perpétuel de la future Académie. Parmi les habitués figure Malleville, qui parle à plusieurs reprises des réunions à François Le Métel de Boisrobert, protégé du cardinal Richelieu qui se plaît à lui raconter les anecdotes de la vie mondaine. Inévitablement, Richelieu a vent des réunions secrètes et charge son ami de proposer à l'assemblée de s'unir sous son autorité. La proposition n'est pas accueillie avec grand enthousiasme, mais l'influence et le pouvoir du cardinal ont gain de cause sur les indécis. Richelieu n'est pas différent de son temps, il fait partie du monde des lettres bien avant celui de la politique³.

La vénération de la culture et l'acquisition des connaissances en débattant de la nature des choses expliquent que partout en Europe sont créées des académies. La France se rallie à cette vague, faisant de Paris une véritable capitale culturelle⁴. Dans toutes les provinces, des académies se forment, les lettres acquièrent une importance certaine et les gouvernants tiennent à obtenir une maîtrise de la langue autant dans le parler que dans l'écrit. C'est en quoi Richelieu y voit une opportunité « de se rendre maître du cercle

² Michel Carmona, *La France de Richelieu*, Paris, Éditions Complexe, 1985, p. 222.

³ M. Carmona, *La France de...*, p. 221.

⁴ À ce sujet voir : Stéphane Van Damme, *Paris, capitale philosophique : de la Fronde à la Révolution*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2005, 320 p.

Conrart, d'y faire entrer de nouveaux éléments –comme les auteurs de l' « académie de campagne »⁵ –, d'orienter le tout pour le rayonnement de la culture française, la réputation de l'État, la gloire du principal ministre »⁶. La première réunion officielle a lieu le 13 mars 1624⁷ et c'est à cette occasion que le nom d'Académie française est attribué à l'organisation. En 1635, tous les membres, les académistes⁸, sont regroupés sous la protection du cardinal de Richelieu par lettres patentes du roi Louis XIII⁹. Envieux des privilèges que cela leur procure et des nombreuses sociétés similaires, le Parlement attend deux ans avant d'enregistrer les lettres.

Au cours des premières années de son existence, les membres de l'Académie dressent les bases et les règles de leur fonctionnement. Dès le début, ils souhaitent travailler à la pureté de la langue et la rendre capable de la plus haute éloquence. Pour ce faire, ils s'octroient comme mission la création d'un dictionnaire, d'une grammaire, d'une rhétorique et d'une poétique, afin d'établir des balises bien définies aux littérateurs. Ils chargent Jean Chapelain, Amable de Bourzeys, Gombauld et Gomberville¹⁰ de concevoir le plan du dictionnaire et de la grammaire, en ce qui concerne la poétique et la rhétorique, le projet est avorté¹¹.

⁵ Nom attribué par Tallemant aux réunions littéraires dirigées par Richelieu comprenant Guillaume Colletet, François Le Métel de Boisrobert, Jean de Silhon, Jean Sirmond, Jean Desmarets de Saint-Sorlin, François de La Mothe Le Vayer, Daniel Hay du Chastelet et Jean Chapelain. (François Bluche, *Richelieu*, Paris, Éditions Perrin, 2003, p. 233).

⁶ F. Bluche, *Richelieu...*, p. 234.

⁷ Le noyau de la future Académie était formé de la dite Compagnie Conrart soit : Valentin Conrart, Jean Ogier de Gombauld, Jean Chapelain, Antoine Godeau, l'abbé de Cerisy, Claude de Malleville. (M. Carmona, *La France de...*, p. 222.)

⁸ Le nom d'académicien ne leur sera attribué qu'à partir de 1636.

⁹ Hélène Merlin-Kajman, *L'excentricité académique : littérature, institution, société*, Paris, Éditions les Belles lettres, 2001, p. 48.

¹⁰ Emile Gassier, *Les cinq cents immortels : histoire de l'académie française 1634-1906*, Paris, Éditions Henri Jouve, 1906, p. 50.

¹¹ C'est en 1694 que la première édition du dictionnaire est imprimée.

En dehors du prestige que leur procure le titre d'immortel¹², plusieurs prérogatives sont accordées aux membres. Par exemple, « les magistrats ne pouvaient leur imposer la charge des biens d'un mineur, d'un prodigue ou d'un interdit, et ils étaient exonérés du service que les bourgeois devaient rendre à la police de la cité »¹³. Mais surtout, ils détenaient le droit de *committimus*, c'est-à-dire qu'ils pouvaient choisir l'instance parisienne en cas de problèmes judiciaires et ainsi forcer leurs opposants à un voyage long et coûteux vers la capitale¹⁴. Auparavant, cette faveur n'était accordée qu'à l'entourage du roi et par la suite il fut étendu largement.

Dans l'esprit de Linguet, en regroupant sous son autorité ce groupe d'intellectuels, Richelieu n'avait pas qu'un simple désir d'élévation de la littérature française. Il souhaitait assujettir les hommes de lettres au pouvoir français, pour lui et ses successeurs. « Il imagina d'avoir toujours sous sa main des hommes affidés, dont l'emploi spécial fût de polir sa poésie. On a des valets-de-chambre *tapissiers, perruquiers, chirurgiens* : ce Ministre-poète voulut avoir des valets-de-chambre *beaux-esprits* »¹⁵. Selon lui, cela ne pouvait conduire qu'à la « décadence du goût » et « l'avilissement de la littérature ». C'est ce qui résulte à chaque fois que des hommes se regroupent pour former une compagnie, ils deviennent « impitoyables » et « ambitieux »¹⁶.

¹² Nom attribué en raison de la devise « à l'immortalité » qui figure sur le sceau de l'Académie, donné par Richelieu.

¹³ E. Gassier, *Les cinq cents immortels...*, p. 53.

¹⁴ E. Gassier, *Les cinq cents immortels...*, p. 53.

¹⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 400-401.

¹⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 51-52.

C'est effectivement le spectacle que fourniront les académiciens, et ce, dès le début du XVIII^e siècle. À cette époque, l'Académie est en proie à de multiples conflits de pouvoir entre philosophes et hommes d'église. Chaque élection entraîne une lutte acharnée afin d'obtenir la majorité des sièges au sein de l'institution. Ce sont les ecclésiastiques qui obtiennent la majorité des places au début du XVIII^e siècle, soit 24 fauteuils en 1711-1712. Mais l'élection de Montesquieu en 1728 « entrouvre la porte »¹⁷ aux philosophes. Non seulement les nouveaux académiciens tentent d'obtenir de l'importance auprès de leurs confrères, mais également dans la société des lettres par le biais de l'Académie, ce qui inévitablement déclenche de nombreuses frictions entre les deux clans. C'est au cours de la seconde moitié du siècle que les philosophes remportent la bataille grâce à l'influence de deux secrétaires perpétuels, Duclos et d'Alembert.

Les tollés se font plus bruyants entre les philosophes et les olivétains¹⁸ avec l'élection de Jean Le Rond dit d'Alembert au siège de secrétaire perpétuel en 1772. Représentant « l'âme de l'Académie »¹⁹, il s'occupe de la gestion des activités et des biens. Théoriquement ses pouvoirs sont limités par le chancelier et le directeur, mais en réalité il a une grande influence sur ses alter ego. Ses écrits démontrent sa foi encyclopédique et ses actions attestent son désir de gouverner la compagnie, de s'imposer à la société littéraire, et ce, au détriment de la paix, de la tolérance et du respect de ses adversaires. C'est sous son emprise que les philosophes vont réussir à dominer

¹⁷ Duc de Castrie, *La vieille dame du quai conti une histoire de l'Académie française*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1978, p. 201

¹⁸ Nom attribué aux académiciens ecclésiastiques menés par Pierre-Joseph Toullet d'Olivet (D. de Castrie, *La vieille dame...*, p. 218.)

¹⁹ D. de Castrie, *La vieille dame...*, p. 82.

l'Académie en faisant croire qu'ils la servent. Aux commandes de ce cénacle, d'Alembert est l'homme le mieux placé de Paris pour influencer, par la voie de la société mondaine, les souverains, les dirigeants et l'opinion publique. Il est le mieux disposé à influencer sur les conflits à la fois internes et externes de l'institution et les rivalités du monde des lettres.

En effet, le contrôle et l'arrogante influence des membres de la "secte philosophique" nuisent à la société des lettres. Leur ambition démesurée devenue tellement imposante, ils cherchent par tous les moyens à conserver leur autorité.

3.1 La condamnation des écrits académiques

À travers les *Annales*, Linguet poursuit ses assauts entamés dans son livre *Le fanatisme des philosophes*. Antiphilosophe acharné, il ne ménage guère ses propos à leur endroit et dresse un portrait négatif de la célèbre institution. Vengeance personnelle? Conflits idéologiques? Il est vrai que le ressentiment est très présent à travers la satire sanglante de l'auteur, mais sa hargne ne semble pas motivée par la simple vengeance, elle provient encore une fois d'un désir de justice et de vérité. C'est bien « malgré [lui, se défend-il, que] leur nom se trouve toujours mêlé dans les événements ridicules, ou scandaleux »²⁰. C'est avec un ton réprobateur non dénué d'humour qu'il divulgue par le biais de son périodique les travers et les torts d'une institution française qu'il juge surestimée.

²⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 423.

C'est justement à cause de cette surexposition de la compagnie que les écrivains satiriques pourront s'attaquer à ses membres, en commençant par mettre en cause leur prétendue valeur littéraire. L'Académie ayant pour objectif la protection et la conservation de la langue, elle se doit d'être représentée par les meilleurs esprits de France. Or la critique insiste justement sur ce point, en décrivant au contraire la faiblesse des talents et des aptitudes littéraires réunis sous l'égide de l'Académie.

En tant que suprême autorité dans le domaine des belles-lettres, les académiciens doivent être irréprochables, du moins se prétendent-ils de la sorte. C'est en quoi le contenu littéraire (discours académiques, romans, pièces de théâtre) ainsi que la manière dont ces œuvres sont composées et transmises au public doivent être exemplaires. *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est probablement l'ouvrage le plus décrié dans les *Annales* ou du moins celui qui est jugé avec les propos les plus incisifs. Homme de lettres incendiaire, Linguet n'y va d'aucune finesse pour l'œuvre qui soulève l'enthousiasme en France et dans toute l'Europe du XVIII^e siècle. Le projet était beau, dit-il, mais l'exécution mal accomplie²¹. Porteuse des idéologies des Lumières, *l'Encyclopédie* ouvre la voie à la réflexion critique et aux questions de toute sorte portées par l'opinion publique. Elle répertorie les connaissances d'une époque caractérisée par l'explosion des savoirs mathématiques, scientifiques ou encore littéraires. Mais Linguet joint sa voix à la vague de diatribes qui déferle sur le projet²². Pour lui, l'encyclopédisme a échoué et n'a pas atteint les objectifs escomptés, mettant carrément un terme au développement des Lumières. « Toute espèce d'instruction est de nos jours un abyme

²¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 464.

²² Raymond Birn, « L'encyclopédie », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2000, p. 179.

pour quiconque veut la chercher dans les livres. Ils ont été multipliés en toute matière avec tant d'indiscrétion, que chaque science est étouffée sous le nombre des mains qui s'empressent à la montrer »²³. Pour Linguet, l'ouvrage « regorge de choses inutiles » qui ne conduisent ni à la curiosité ni à l'érudition puisqu'il ne s'agit que d'une énumération :

Chitone, nom de *Diane*; Chitonies, fêtes de *Diane*; Chitonisque, tunique des *Grecs*; Chitor; Chitpour, villes du *Mogol*; Chitze, espèce de figue *Chinoise*; Chivasso, Chivas, deux villes, l'une en *Piémont*, l'autre en *Espagne*; Chius, jeu *inconnu*, usité chez les anciens; Chiuzi, Chiutay, Chitsé, villes très-inconnues aussi, l'une en *Italie*, l'autre en *Turquie*, l'autre en *Poitou* [...] ²⁴.

L'Encyclopédie fait aussi preuve d'un « argot inintelligible » en utilisant les termes techniques rattachés aux métiers, qui ne sont compris que par les initiés puisqu'ils n'ont pas été traduits. « Ainsi sur la *teinture* vous trouvez qu'il faut pallier une *cuve bleue*, la mettre a doux; y faire tomber par balle de frastel un tranchoir de *cendres*, & placer des étoffes sur une champagne : vous trouvez qu'il faut employer des rables, de bons guesderons, des brevets gras, des brevets rudes, des rabats, &c »²⁵. En cela, *l'Encyclopédie* est opposée aux buts initiaux de faciliter la diffusion de la connaissance et de l'apprentissage étant donné que la recherche est complexifiée par les « éternel & accablans renvois qui font d'une recherche de curiosité, ou d'amusement, une véritable fatigue »²⁶. Il appuie son point en référant à l'article sur le soleil :

Soleil (*Astronomie*). C'est le grand astre qui éclaire le monde, & qui par sa présence constitue le jour. Voyez *jour*. On met ordinairement le Soleil au nombre des *planettes*.....Voyez *planettes*. Et ensuite voyez *terre*, voyez *parallaxe*, voyez *parallelisme*, voyez *distance*, &c. &c. &c. Ainsi c'est à tout ce qui est étranger au Soleil qu'il faut aller demander ce que c'est que le Soleil²⁷.

²³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 365.

²⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 366.

²⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 367.

²⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 370.

²⁷ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 370-371.

Pire que cette stratégie éditoriale, Linguet dénonce les innombrables « indécences scandaleuses », comme dans les articles relatifs à l'*Homme* qui sont révoltants par « la grossièreté des idées » et par « l'obscénité des termes » qui « indigne la raison, quand ils n'alarment pas l'imagination ». À prendre pour témoin la dernière phrase²⁸ de l'article *Impureté* : elle est

abominable, parce qu'elle joint un air de plaisanterie à la plus ordurière saleté : & ce qu'il y a de véritablement plaisant, c'est que les compilateurs se font des complimens sur la décence avec laquelle ils ont traité, disent-ils, les matières délicates; ils se vantent d'avoir travaillé pour toutes sortes de personnes, *sur-tout pour les dames*²⁹.

Plusieurs autres articles tels que la *Géographie*, la *Politique*, la *Physique* ou l'*Histoire Naturelle* sont également négligés aux yeux de Linguet qui retrouve aussi des « fautes énormes » concernant les éléments de la géométrie, ce qui lui paraît consternant puisque l'un des investigateurs du projet est lui-même géomètre, qui plus est, un géomètre surnommé depuis sa mort « le » Newton du XVIII^e siècle. En somme, concluant sur l'*Encyclopédie*, il s'agit peut-être du

monument le plus imparfait qui ait jamais été élevé dans la littérature [...]. Des fragmens mutilés; des copies serviles, ou plutôt des plagiats, impudents, dès qu'en s'appropriant des livres imprimés, on ne les citoit pas; une bigarure de style ridicule & fatigante, voilà ce qui constitue le fonds de cet ouvrage.³⁰

Linguet disperse ses attaques autant à l'*Encyclopédie* qu'à d'Alembert lui-même.

Il ne comprend pas l'importance qui lui est accordée. Selon lui, son écriture n'a pas

²⁸ « Son emploi étoit d'ouvrir à l'homme le sentier de la volupté : heureusement que cette fonction avoit été donnée à une divinité femelle; car, comme le remarque très-bien S. Augustin, le mari n'eût pas souffert volontiers qu'un dieu lui rendît ce service; & (pourroit-on ajouter encore) qu'il lui donnât du secours dans un endroit où trop souvent il n'a guère besoin d'aide. » *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, volume 8, p. 635-636.

²⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 11, 1784, p. 374.

³⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 464.

évolué au cours de sa carrière, elle est dépourvue de finesse. « Son *Tacite*, ses *Opuscules*, ses brochures *Polémiques*, *Satyriques*, *Philosophiques*, tous les titres à la faveur desquels il a acquis une réputation [...] »³¹ font preuve d'une absurdité maniérée. Entre autres dans son éloge à l'Abbé Choisy, son « style [est] hâché, décousu, précieux et surtout *Burlesque* [...]. Singe de Fontenelle, [clame-t-il,] il en a les grimaces : il en manque la finesse, & surtout la douceur »³². Surtout, il blesse la langue par l'impropriété des termes qu'il utilise et par les barbarismes qu'il emploie. On retrouve ici, contre d'Alembert, les mêmes arguments accablant toute la littérature dénigrée dans les *Annales*.

Délaissant d'Alembert pour son confrère académicien, Linguet condamne Marmontel³³ qui n'a rien selon lui à envier à son acolyte puisque dans son *Essai sur les révolutions de la musique en France* (1777), il semble que les préceptes du dit philosophe tendent à « [...] énerver les arts, & les ames : il convient, sans doute, à la délicatesse éphémère de notre petite philosophie, à vapeurs, du moment [...qui] ne veut que des mignatures, parce qu'elle est incapable de composer de grands tableaux »³⁴. Mais de plus, en s'inspirant de l'engouement suscité par la parution des *Contes moraux* (1755-1792), Linguet explique la popularité des écrits académiques du fait « qu'il y a peu de bons juges, & que la variété des tableaux est, pour une infinité de lecteurs, plus attrayante que leur perfection »³⁵.

³¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 5, 1779, p. 59.

³² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 163.

³³ Jean-François Marmontel est élu à l'Académie française en 1763 et il succède à d'Alembert au poste de secrétaire perpétuel en 1783.

³⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome. 1, 1777, p. 431-432.

³⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome. 1, 1777, p. 437.

3.2 Un véritable potentat

Menée par l'ambition de son secrétaire d'Alembert, l'Académie s'exerce à conserver le pouvoir qu'elle a acquis au détriment de son rôle initial pour la protection des agents littéraires, de la langue et de la littérature. C'est un jeu de tous les instants pour les écrivains qui constatent dans les relations mondaines parisiennes l'affection pour les ragots méprisants et les « satyres sanglantes » qu'il n'est pas possible de voir ailleurs dans le monde. Le « Grand Monde » paraît à Linguet sans cesse confronté à cette méchanceté décadente qui fait régulièrement de nouvelles victimes. C'est ainsi qu'il s'explique les comportements, mais plus encore les motivations des membres de l'Académie, décimées dans le flot de malignité qu'entretient la Ville lumière³⁶.

Les académiciens, conscients de leur statut supérieur, ne se gênent pas pour l'exploiter à des fins purement mercantiles. Pour Linguet, l'appât du gain détermine leurs décisions et ils n'hésitent pas à tromper à la fois le public et leurs mécènes afin d'obtenir cette reconnaissance. Aussi juge-t-il scandaleux l'attitude de Marmontel qui se plaint du peu de gain qu'il obtient pour son travail, alors que son statut le favorise en comparaison à la majorité des écrivains. Marmontel est un intellectuel qui fait partie de la bonne société, il a la chance de se voir octroyer des privilèges que peu de gens de lettres peuvent espérer. Il avait la réputation d'un homme de lettres persécuté et a été accueilli à

³⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 496-497.

l'Académie selon Linguet en raison de l'abondance et de la diversité de ses écrits, même s'ils n'étaient pas de bonne qualité³⁷. Lorsqu'il fut

expulsé du *Mercur*, [il] a sollicité, & obtenu 5000 liv. de pension, c'est-à-dire, une retraite que n'a pas toujours un *Officier-général* estimé, il venoit d'outrager, sans motif, par seul passe-tems, un homme de qualité, dont le nom, la personne, & les places, méritoient également du respect. Quand le même écrivain a été investi du brevet d'Historiographe de France, & des 3000 liv. de pension qui y sont attachées, il venoit d'être juridiquement déclaré coupable d'une prose scandaleuse, après avoir, vingt ans, fatigué le public de son ennuyeuse poésie³⁸.

Les académiciens, de l'avis de Linguet, obtiennent par la ruse ce qu'ils devraient récolter par leur travail et leur talent.

De toutes les espèces de mendiants, la plus vile, la plus criminelle, est celle qui étant au-dessus du besoin, en emprunte l'apparence, pour surprendre des libéralités; qui joignant ainsi le mensonge à l'avarice; trompant ses bienfaiteurs, & dépouillant la véritable détresse, embrasse sans rougir ses haillons, parce qu'elle y voit la source d'un trésor³⁹.

Rusés, adeptes de manigances, Linguet va jusqu'à comparer la violence de leurs agissements au massacre de la St-Barthélemy parce que, déplore-t-il, les académiciens détruisent leurs opposants sur la place publique en poignardant leur honneur et en les ridiculisant. Cette violence est mue par le désir de contrôle : occuper l'Académie française, c'est pour atteindre la bonne société, être invité dans les salons littéraires, s'approcher des gens influents et enfin obtenir les moyens financiers de ses prétentions.

Il faut dire que le métier d'écrivain au XVIII^e siècle est en mutation. L'auteur ne détient aucun statut social lié à l'exercice de sa plume. Il lui est ardu d'être reconnu et de

³⁷ Lucien Brunel, *Les philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1967 (1884), p. 143.

³⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 16.

³⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 17-18.

faire fortune⁴⁰. Aussi, trois choix s'offrent à lui : soit il tente difficilement de subvenir à ses besoins par son art et son esprit libre tout en vivant dans la misère, soit il vit aux crochets de sa famille nantie, soit enfin il trouve un mécène qui gravite autour des salons parisiens. « Son activité dépend du marché du livre, des appareils culturels d'État, et de tous les réseaux de la société civile (salons, cercles, académies) »⁴¹. Les relations sont subséquemment un atout pour l'intellectuel qui tente de se forger une place dans le monde littéraire. Les salons représentent le lieu de consécration pour un auteur qui veut être reconnu et qui souhaite que son œuvre soit popularisée puisque le succès mondain de son ouvrage va dépendre des relations qu'il entretient et des salons qu'il fréquente. Il ne faut pas oublier que les mécènes bénéficient également de cette relation étant donné que la popularité de leur salon dépend des invités qui y sont conviés, dans un monde où les hommes de lettres sont une véritable distraction pour la société mondaine.

D'Alembert connaît bien les règles du jeu salonnier, il en est fervent. Ainsi lorsque les relations et l'influence sont établies, lui et ses acolytes cherchent à les conserver, et ce, au détriment de la littérature et des écrivains. Afin de maintenir au sein de l'Académie la majorité des voix, ils n'hésitaient pas à manipuler les intellectuels. Linguet en est conscient et dénonce ces manœuvres, desquelles il a probablement été la victime.

Il y en a mille qu'il [d'Alembert] séduit par l'appas des prix, par l'amorce de quelques diners hebdomadaires, par un encens mesquinement rendu, en

⁴⁰ Concernant la figure de l'auteur au XVIII^e siècle voir Roger Chartier, *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, France, Alinéa, 1992, p. 35-67. : Alain Viala, *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, 317 p.

⁴¹ Didier Masseau, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 6.

échange de celui qu'il faut prodiguer aux patriarches : il n'y a point de débutant à qui ils ne disent, comme l'esprit tentateur, en lui montrant le fauteuil académique, les pensions, &c. *Je te donnerai tout cela, si, te prosternant, tu veux m'adorer.* Quel est le fruit de ce honteux manège? Pour les chefs, c'est l'affermissement de leur autorité : mais pour les malheureux soldats, c'est le goût de la fainéantise, l'inaptitude à toute espèce d'occupations sérieuses, la persuasion que quand on sçait orner de deux mauvaises rimes, une pensée frivole, on a droit à l'estime universelle, & aux récompenses les plus distinguées⁴².

C'est le désir de nuire aux gens de lettres qui répugne Linguet, puisque le jeu académique se pratique en détruisant ceux qui n'ont pas les mêmes visées ou les refusent. Ici le pouvoir ne s'acquiert pas grâce au talent, mais bien en détruisant les réputations littéraires des intellectuels. Linguet croit en avoir lui-même fait les frais, les académiciens ayant affirmé à son endroit que « le grand point c'est de décriez cet homme-là, c'est de persuader qu'il ne se pique point d'exactitude : si nous avons le bonheur de paroître l'avoir confondu sur un point, nous le rendrons suspect sur tous les autres : & si l'on croit un moment qu'il a dit une fausseté, on le croira toujours [...] »⁴³.

Ainsi, le désir de contrôler serait la motivation des membres de l'Académie française et spécialement celle de D'Alembert. Linguet n'est pas le seul à dénigrer la compagnie;

[p]our Chapelain, Richelieu n'acceptera à l'Académie "que des gens qu'il connaisse ses serviteurs" ; pour Pellisson, les académiciens sont "payés pour soutenir ce qu'il ferait" ; pour Caussin c'est "pour avoir des valets et des flatteurs" que le cardinal a créé cette institution; Mathieu de Morgues affirme qu'elle se compose d' "une canaille qui combat la vérité pour du pain", tandis que Balzac parle d' "une tyrannie qui va s'établir sur les esprits"⁴⁴.

⁴² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 425-426.

⁴³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 30.

⁴⁴ Georges Minois, *Censure et culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions Fayard, 1995, p. 98.

En fait, rien n'a semble-t-il changé depuis la création d'une institution qui s'est vite révélée un outil de manipulation des intellectuels à des fins de légitimation sociale, voire politique. À la solde de Richelieu dès sa création, l'institution est désormais entre les mains de son secrétaire perpétuel, d'Alembert.

3.3 Une autorité assassine

L'Académie française n'a jamais été très populaire. Au cours des décennies, elle a dû faire face aux moqueries, plaisanteries et sarcasmes de toute sorte. Son utilité et son autorité sur les lettres, mais surtout les nombreuses brigues portées contre ses ennemis nourrissent les conversations, elles ont fourni aux persifleurs beaucoup de matière à scandale⁴⁵. Mais le véritable scandale se situe peut-être dans les moyens mis en œuvre pour conserver son ascendant et son autorité. L'un de ces moyens est la pression tyrannique exercée sur la réputation des gens de lettres, là même où celle-ci se construit c'est-à-dire dans l'espace public.

Toutes les voies qui mènent à la gloire, à la fortune, & ce qu'il y a de plus cruel, à l'estime publique, sont en leur pouvoir. Ils perdent sans retour quiconque a le malheur de refuser de s'inscrire dans leur milice. Jamais les *Jésuites*, contre qui l'on s'est élevé avec tant d'acharnement, n'ont eu ni une ambition si furieuse, ni un fanatisme si cruel, ni une prépondérance si étendue. Ils écrasoient leurs rivaux & ne les déshonoraient pas; au lieu que nos Philosophes, c'est la calomnie qu'ils employent pour se défaire de leurs ennemis. Celle qu'ils ont une fois répandue devient indestructible; c'est en vain qu'on la réfute; pour réponse, ils la recommencent; & l'homme qu'ils redoutent, c'est dans l'opinion publique qu'ils vont l'assassiner⁴⁶.

⁴⁵ H. Merlin-Kajman, *L'excentricité académique : littérature...*, p. 16.

⁴⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 64.

La presse, on s'en doute, prit un rôle déterminant en ce qui concerne l'influence de l'Académie sur l'opinion publique, puisque c'est par elle que l'actualité de l'institution est portée à la vue de tous⁴⁷. On y annonce les concours, les séances, les élections; on y commente ses activités. Contrôler la presse ou y avoir ses entrées devient un enjeu très important, *Le Mercure* en témoigne. Pris « pour champ de bataille, ou pour dépôt de ses jugemens »⁴⁸, le journal sert de véhicule pour arriver à venger son honneur, attaquer ses ennemis ou encore subjuguer le public. À ses débuts, au XVII^e siècle le journal était dirigé par Donneau de Visé sous l'appellation du *Mercure galant*, puis il change successivement de nom pour finalement porter celui de *Mercure de France*. C'était pour Linguet, « un dépôt de toutes les pieces intéressantes pour l'histoire, une compilation énorme de dates, de monumens, imprimés en très-petits caractères : il ne pouvoit guère être regardé que comme un magasin historique »⁴⁹. Lorsque le libraire La Combe prend la direction du *Mercure* de 1768 à 1778, il s'entoure de nombreux collaborateurs dont La Harpe qui semble avoir été plus ou moins responsable⁵⁰. Celui-ci, toujours selon Linguet, fit en sorte que le journal, « qui n'avoit jusque là porté que des fleurs, se couvrit de chardons & d'épines; la critique même la plus légère y étoit auparavant inconnue : il ne fut plus hérissé que de satires, dont plusieurs atroces contre les gens de Lettres, & d'autres contre des corps respectables, si licencieuses, que l'autorité publique se crut obligée de les flétrir »⁵¹. Entre autres faits, Linguet raconte comment s'est opérée l'admission de La Harpe à l'Académie. Il aurait publié, alors qu'il était encore

⁴⁷ Daniel Roche, « Académies et académisme : le modèle français au XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome*, n° 2 (1996), p. 656.

⁴⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 6, 1779, p. 266.

⁴⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 103.

⁵⁰ Jean Sgard, « 924 *Mercure de France* 1(1724-1778) », dans Jean Sgard, dir., *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, J-V, Paris, Universitas, 1991, p. 854-855.

⁵¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 105.

responsable du *Mercur*, un libelle contre le clergé écrit par un membre de l'Académie, et celle-ci, en guise de remerciement, lui ouvrit ses portes et le fit immortel. On peut s'y attendre, l'Académie se sert aussi du *Mercur* pour atteindre Linguet. Selon lui, Marmontel, dans un éloge au chancelier Henri François d'Aguesseau, « n'a pu se contenir » de l'injurier subtilement, citant *Le Mercur* :

“N'outragez pas, dit-il au poète, les hommes recommandables que vous louez, en les associant avec des hommes indignes d'être nommés à côté d'eux, & parmi les orateurs dont la France se glorifie ne citez pas de vils declamateurs, dont le style est aussi faux que l'ame, & qui ont avili leur plume par tout ce que l'imprudence & la calomnie ont de plus odieux : enfin dans un ouvrage où vous louez Lencrmand, D'Aguesseau, Thomas, ne vous abaissez pas jusqu'à louer L** ”⁵².

Les éloges et les oraisons funèbres sont des moyens efficaces pour subjuguier le public. En effet, d'Alembert et ses complices ne semblent « faire l'éloge des morts que pour faire la satire des vivants »⁵³, mais ils utilisent aussi ce mode afin de passer un message politique. Le cas de Mme Geoffrin est un bon exemple. Elle détenait un des salons parisiens les plus courus du XVIII^e siècle, où l'on voyait régulièrement réunis Diderot, Marmontel et d'Alembert. Elle subventionna également une partie de l'édition de *l'Encyclopédie*. Amie fidèle des lettres, il est vraisemblable qu'elle ait eu de nombreuses affinités avec d'Alembert, celui-ci ne s'en cache pas en la qualifiant dans son éloge de “chère amie”. Cependant, Linguet ne voit dans l'exercice qu'une supercherie, un moyen de faire passer un double message à l'encontre de la religion, et considère que l'éloge n'est en fait qu'un « [...] un prête-nom, employé pour déguiser un trait de satire contre les ministres de la religion [...] »⁵⁴. Par le biais de l'éloge, d'Alembert aurait fait

⁵² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 112.

⁵³ François Albert-Buisson, *Les quarante au temps des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 1960, p. 72.

⁵⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 124.

dire ici à Mme Geoffrin –au sujet de l’aide qu’elle souhaitait apporter aux infortunés – qu’au lieu d’enfoncer des portes, elle préférerait se placer près et attendre qu’on lui ouvre. En réalité, Linguet croit que le dessein des philosophes est de faire de Mme Geoffrin « un abrégé de toutes les vertus purement humaines, & de montrer de quelle perfection est capable la nature, par ses seules forces, en lui donnant une charité compatissante, on n’a pas oublié de faire observer qu’au zèle elle joignoit la discrétion; au lieu de l’impétuosité *Chretienne*, qui en effet enfonce quelquefois les portes »⁵⁵.

Mais encore, s’insurge Linguet, les académiciens détruisent la réputation des morts pour se faire valoir eux-mêmes. D’Alembert n’a aucun remords lorsqu’il « creuse la tombe» de son confrère l’Abbé Choisy. Représenté par ses vices, l’homme est décrit comme un intellectuel motivé uniquement par les positions de prestige et non par les valeurs littéraires, chose qui ne lui a jamais été reprochée de son vivant. Pour Linguet, les membres de l’Académie prostituent ainsi leurs plumes « [...] afin de se donner la réputation d’hommes *Véridiques*, tandis qu’ils flattent avec impudence les vivans de qui ils reçoivent des pensions, & espèrent de l’*Appui* : voilà des *Egoïstes* aussi méprisables que dangereux »⁵⁶. À en croire Linguet, Rousseau en a également subi les affres. Sous le couvert d’un éloge, les académiciens ont tenté de dégrader le penseur tout en attisant l’animosité à son égard. Ils « osoient amputer des crimes à ce mort isolé, à qui personne n’avoit connu que des vertus »⁵⁷. En agissant de la sorte, d’Alembert « [...] nuit au goût,

⁵⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 124.

⁵⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 209.

⁵⁷ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 477.

autant qu'à la vérité historique »⁵⁸, qu'il s'agisse de calomnier les morts ou de les élever par de fausses louanges.

Forme de louange, les Académiciens utilisent également les prix académiques afin de se faire valoir. Ainsi, le 25 août 1779, Linguet rapporte qu'il est annoncé dans les *Lettres Hollandaises* qu'on décerna faussement un prix à La Harpe⁵⁹ pour la pièce *Aux Mânes de M. de Voltaire*⁶⁰ : le faussaire aurait utilisé l'œuvre d'un certain Monsieur de Saint-Peravi qui avait composé le texte imprimé un an avant à Bruxelles. M. de Saint-Peravi stipule dans une lettre imprimée dans *l'Indicateur*, afin de démêler les faits qui se sont retrouvés dans les *Lettres Hollandaises*, qu'il a bel et bien envoyé son œuvre au concours académique avant la date d'échéance, et qu'il a été très surpris de constater les grandes ressemblances de la pièce lauréate avec la sienne qui avait été refusée⁶¹. Malgré la confiance de M. de Saint-Peravi envers l'académicien, ne croyant qu'en un malheureux hasard, Linguet poursuit ses allégations de plagiat à l'encontre de La Harpe. Que ce soit vrai ou faux, l'intérêt ici est de constater une fois de plus que Linguet se méfie des louanges et des manœuvres de l'Académie quelles qu'elles soient, et que le plagiat qu'il condamne serait plausible.

Selon Chaussinand-Nogaret, d'Alembert est rancunier et prêt à tout pour défendre le parti encyclopédiste. Le philosophe poursuit tous ceux qui le parodient ou qui ne

⁵⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 102.

⁵⁹ La Harpe reçoit sous l'anonymat le prix d'éloquence pour son éloge de Voltaire en 1779, mais il y renonça. (Académie française, « Jean-François de LA HARPE (1739-1803) », [En ligne] <http://www.academie-francaise.fr/immortels/index.html>, consulté le 22 mai 2011.

⁶⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 121.

⁶¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 7, 1779, p. 124.

partagent pas son aversion envers la religion; qui n'est pas avec lui est contre lui. « Il se veut, il est le gardien vigilant du temple philosophique et ne peut tolérer la moindre atteinte à sa dignité. Missionnaire des Lumières, il se considérait comme investi de la défense de leurs droits et privilèges et sa conviction n'était exempte ni d'excès ni de sectarisme »⁶². Linguet, grand adversaire de la clique philosophique, n'est pas épargné, et, comme par le passé, celle-ci tente de le perdre dans la presse et parmi ses relations. En effet, alors que Linguet écrivait pour le *Journal de politique et de littérature* édité par Panckoucke, il s'en prend à La Harpe, d'Alembert et leurs confrères. Afin de laver l'honneur de l'institution, les ducs de Duras et de Nivernais usent de leurs contacts parmi les ministres, ne laissant d'autre choix à l'éditeur que de remercier Linguet pour le remplacer par La Harpe. Linguet, outré de ce manège, s'exile en Angleterre et fonde ses *Annales*, qu'il est le seul à diriger. À nouveau libre de sa plume, il inonde son journal de griefs, spécialement à l'égard de D'Alembert qu'il juge principal responsable⁶³. Dès lors, les académiciens tentent une seconde fois d'user de leurs relations pour faire taire leur assaillant, et demandent au ministre chargé du département de Paris, Amelot, de faire cesser la publication des *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*. Cependant, les *Annales* sont un périodique très estimé si on en juge par la réponse du ministre : « J'en suis bien fâché, Messieurs, je ne puis vous accorder cette demande : le Roi, la Reine et toute la famille royale ne lisent que ce journal de Linguet, et le lisent avec un plaisir indicible »⁶⁴.

⁶² Guy Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 2007, p. 129.

⁶³ G. Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel...*, p. 312-313.

⁶⁴ Raymond Manévy, *La Presse Française de Renaudot à Rochefort* (1968), cité dans Marc Meurisse, « Quelques vues de Linguet, d'après les « Annales » (1777-1984) », *Revue du Nord*, vol. 54, n° 212 (1972), p. 36.

Il est manifeste que Linguet, par ses violentes attaques, cause beaucoup de mal à la réputation des académiciens qui, pour leur plus grand malheur, ne peuvent que lui répliquer et non le faire taire. C'est donc par les calomnies et les mensonges qu'ils vont tenter de l'atteindre. Ce qui est intéressant, c'est que Linguet semble conscient de sa popularité et prend plaisir à riposter à ses détracteurs. Il l'affirme clairement à travers son périodique :

Vous m'avez fait l'honneur de me choisir comme la victime dont l'exemple auroit plus d'éclat, & dont le châtiment seroit le plus propre à contenir les esprits indociles qui se refuseroient à votre joug. Mécaniciens experts, véritables *Archimedes* en intrigue, vous avez mis en jeu, sans vous montrer, toutes les machines que les circonstances avoient déjà disposées contre moi⁶⁵.

Linguet n'est pas le seul à subir les foudres de l'Académie qui ferme ses portes à plus d'un, notamment à Claude-Joseph Dorat⁶⁶ en raison des critiques qu'il formule à son endroit. Ses œuvres sont remplies de plaintes contre le sort que l'institution lui fait subir. Au lieu d'y trouver des enseignants indulgents occupés à approfondir le progrès des lettres, il se heurte à leur pédantisme et à leur orgueil. Il avoue lui-même sa surprise lorsqu'il a découvert l'ampleur de l'influence que l'Académie pouvait avoir sur la carrière d'un écrivain.

"J'eus le malheur de plaisanter mes juges. J'étois loin de prévoir tout ce qui pouvoit en résulter de fâcheux pour moi : j'ignorois l'importance des livres bons ou mauvais. Je ne soupçonnois pas l'influence que pouvoient avoir sur ma vie ceux qui font de la prose rimée ou non rimée. J'ignorois enfin que de nos jour on ne pardonne pas quand on est dans les bons principes.... & il étoit trop juste qu'on fît de moi un exemple éclatant pour m'apprendre à ne rien savoir de tout cela. Dès mes premiers pas ma carrière fut bornée. On m'assigna une limite. Je fus évalué, proscrit, désavoué par les puissances

⁶⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 329.

⁶⁶ Poète et dramaturge, il dirigea le *Journal des dames*. (Joseph-Marie Quérard, *La France littéraire : ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français plus particulièrement pendant les XVIIIe et XIXe siècles*, Tome II, C-D, Paris, Éditions G.-P Maisonneuve & Larose, 1964 (1837-1839), p. 579).

littéraires, & tous les jours je voyois naître autour de moi une foule de grans hommes qu'elles créaient comme par magie, & qui éclipsaient encore mon existence imperceptible.....⁶⁷

Linguet croit fermement que ces « sectaires » éprouvent un malin plaisir à rire aux dépens des autres et prouver de ce fait à leurs antagonistes que ce sont eux qui détiennent les rênes du pouvoir. Il prend exemple sur l'incident ayant impliqué d'Alembert et ses alliés, alors qu'ils s'acharnaient sur l'un des associés d'un dénommé Fréron⁶⁸, professeur d'un collège de l'Université. Celui-ci aurait fait paraître dans *l'Année littéraire* une critique juste et piquante d'un discours de l'Abbé Millot⁶⁹. Les adeptes de la « secte philosophique » mirent alors en branle « les cotteries Socratiques : tous les directeurs des boudoirs, toutes les colporteuses du parti »⁷⁰, afin de faire supprimer ledit article qui venait entacher la réputation de leur confrère et par conséquent celle de l'Académie française. Selon Linguet, devant l'impossibilité de censurer l'article, ils ont été contraints de modifier leur stratégie et passent alors au peigne fin l'historique des amis et de la famille. Ils découvrent alors qu'il a une sœur travaillant comme femme de chambre chez une de leurs connaissances. Exerçant leur emprise « sur l'esprit de la maîtresse »⁷¹, ils la chargent de remercier de ses services sa domestique. En expliquant évidemment à la principale intéressée la raison de son discrédit. Subtilement, le message est ainsi passé que si son frère voulait bien louer d'Alembert dans son prochain article, non seulement retrouverait-elle son travail, mais lui-même ne perdrait pas le sien à l'Université. Ayant pris acte de l'histoire et du chantage prescrit à sa sœur, l'auteur de la critique accepte de

⁶⁷ Claude-Joseph Dorat, cité dans S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 8, 1780, p. 510-511.

⁶⁸ Il y a de fortes chances qu'il s'agisse ici d'Élie Fréron, adversaire des philosophes et fondateur de *l'Année littéraire* (1754).

⁶⁹ Claude-François-Xavier Millot est élu à l'Académie française en 1777, soutenu par d'Alembert.

⁷⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 432-433.

⁷¹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 433.

réformer sa plume et écrit « un panégyrique au lieu de la censure fondée qu'elle préparait »⁷². Voilà, commente Linguet, comment d'Alembert parvient à obtenir des éloges et des acclamations. « Maintenant tout le monde ne fera-t-il pas une réflexion bien naturelle! Quel dommage, ou quel bonheur, qu'avec tant de talents pour l'intrigue, M. d'Alembert ait bien voulu ne se faire que Philosophe! »⁷³

À l'inverse des littéraires du début du siècle, les philosophes de la fin du XVIII^e siècle ont conscience de l'importance du public qui s'exprime par les bruits de la rue et les écrits, et vont donc davantage se servir de la communication imprimée pour perdre leurs rivaux⁷⁴.

Celle qu'ils ont une fois répandue devient indestructible; c'est en vain qu'on la réfute; pour réponse, ils la recommencent; & l'homme qu'ils redoutent, c'est dans l'opinion publique qu'ils vont l'assassiner. Les Etrangers, & les *Anglois* sur-tout, à qui l'idée même d'une persécution littéraire est inconnue, ne peuvent se lasser d'admirer celle dont la *France* est le théâtre, & les évènements qu'elle produit⁷⁵.

3.4 Le népotisme des salons parisiens

L'usurpation de la renommée est au cœur des attaques de Linguet dirigées contre la « secte philosophique ». Elle est fondée sur la sélection des candidats de l'Académie. Cette sélection n'est en effet pas basée sur les talents littéraires, elle est le fruit d'un jeu de relations qui se déroule en dehors de l'institution. C'est par les salons, véritables

⁷² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 433.

⁷³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 2, 1777, p. 120.

⁷⁴ Guiseppe Ricuperati, « L'homme des Lumières », dans V. Ferrone et D. Roche, dir., *Le monde des...*, p. 18.

⁷⁵ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 64.

« lieux de consécration à conquérir » et de « domestication des Lumières »⁷⁶ que les philosophes trouvent des appuis. Le salon ouvre l'accès des penseurs à tout un réseau de contacts qui leur permettent de tisser des relations déterminantes. C'est en ce lieu que les auteurs obtiennent les premières critiques de leurs œuvres, ils doivent en tenir compte, car ces personnes qui jugent leur travail sont les mêmes qui décident de leur sort, puisqu'elles peuvent autant les mener à la gloire que les perdre dans l'oubli. En somme, ces relations leur fournissent la possibilité de se rapprocher de la cour et par le fait même des gens fortunés qui permettent éventuellement à un écrivain de pouvoir vivre de son art. Mais Linguet ne voit pas les choses de la même manière. Pour lui, le clientélisme n'est qu'une façon d'obtenir du crédit non mérité et non un moyen de pouvoir éventuellement se faire entendre sur la place publique.

Les Sénèques du dix-huitième siècle [...] écrivent l'éloge de la médiocrité sur des tables de bois de cèdre : c'est dans des appartemens dorés qu'ils prêchent la modération, l'économie. Ils font bonne chère, aux dépens d'autrui [...] ils partagent avec les chiens, les chevaux, & tout ce qui sert aux plaisirs des Grands, les avantages de l'opulence. Mais ne manquent-ils pas un peu de politique en se targuant si haut de cet éclat? En jouissant avec tant d'orgueil de leurs pensions, ne font-ils pas songer à la bassesse avec laquelle ils les sollicitent? C'est en mendiant des aumônes qu'ils donnent des leçons à l'univers. Un spectateur impartial est tout surpris de leur voir la marche des reptiles avec la fierté des aigles⁷⁷.

Accepter une rétribution grâce à ses relations et non pour son talent littéraire c'est, d'après Linguet, prostituer sa plume d'homme de lettres, lors même que ces ruses n'aident en rien la condition de l'auteur qui tend à obtenir son indépendance. Les Académiciens préfèrent jouer de leurs influences au lieu d'aider à consolider la situation

⁷⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Fayard, 2005, p. 51.

⁷⁷ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 271-272.

d'auteur, contraignant ainsi les hommes de lettres à se jeter « aux pieds de ce qu'il y a de plus méprisable pour obtenir des chétives pensions, [n'ayant jamais] sçu faire de démarche soutenue, pour obtenir du gouvernement, de protéger leur possession en ce genre, & de réprimer les pirateries qui la violent »⁷⁸. Ce qui est le plus choquant pour lui c'est que ce ne sont pas nécessairement les hommes de lettres les plus estimables qui obtiennent de l'argent, mais bien ceux qui savent le mieux user de la ruse pour l'obtenir, puisqu'« il est plus aisé de séduire la maîtresse d'un ministre, ou ses valets, que la nation; & de surprendre à l'autorité, par la flatterie, des gages annuels sous le nom de *Pension*, que de persuader au public d'acheter un mauvais livre »⁷⁹. Or c'est le contraire qui se produit, « au lieu d'apprécier sa réputation d'après ses ouvrages & sa conduite, on tâchoit de justifier ses ouvrages & sa conduite d'après sa réputation »⁸⁰. Selon cette logique, Linguet expose son mécontentement au sujet par exemple du buste de Joseph-Alphonse-Omer, comte de Valbelle, placé à l'Académie après sa mort. Valbelle était un homme riche et bienfaiteur des lettres, il lègue à l'Académie 24 000 livres⁸¹. Afin de lui rendre hommage, l'Académie fait sculpter un buste en sa mémoire. Mais Linguet ne voit ici qu'un moyen d'obtenir de l'argent des vivants en vendant des honneurs aux morts, au point « qu'on ne saura plus distinguer ceux qui ont appartenu à des talents, de ceux qui n'ont eu pour recommandation que la richesse & la générosité »⁸². Non seulement, croit-il, la confusion sera-t-elle présente à son époque, mais elle le restera dans l'avenir et l'histoire.

⁷⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 14.

⁷⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 14.

⁸⁰ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 6, 1779, p. 390.

⁸¹ Friedrich Melchior Grimme, *Correspondance littéraire, philosophique et critique, etc.*, 1779, p. 16.

⁸² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 6, 1779, p. 523.

Le sort que les académiciens réservent à Mme Corneille est un autre cas éloquent qui met Linguet dans tous ses états. La vie n'avait pas fourni à la femme que des beaux jours, ayant épousé un membre de la famille Corneille qui finit sa vie dans la pauvreté et la maladie. La fille de celui-ci avait obtenu jadis la reconnaissance dans la métropole en raison de son âge et de sa beauté, « elle étoit présentable, & on l'a *présentée* »⁸³. Les conditions de vie misérables de la famille ainsi que l'accueil chaleureux réservé à la fille de son époux incitèrent Mme Corneille et son fils à venir à Paris. Linguet raconte qu'elle alla cogner à la porte du secrétaire perpétuel de l'Académie pour se faire répondre, de manière cavalière, qu'elle n'avait qu'à « se mettre en condition pour élever son enfant et nourrir son mari »⁸⁴. Il refusa même de payer son auberge. Toutefois, il semble que d'Alembert lui apporta une aide discrète, et écrivit un mémoire au roi afin qu'il lui apporte son aide⁸⁵. Mais Linguet croit fermement qu'il n'en est rien et que ce sont les comédiens qui eurent pitié d'elle, ils lui ont offert l'hospitalité, et donnèrent entre autres une représentation de *Cinna* au profit de sa famille. « Comme cette anecdote peint les *soi-disants* philosophes, durs, insensibles, pour tout ce qui ne peut pas servir leur intérêt ou leur vanité! »⁸⁶ Pire, Linguet soutient également que s'ils avaient su qu'elle irait chercher et trouverait du réconfort chez les comédiens « ils se seroient bien gardés de lui montrer à découvert leurs cœurs avarés & bardés d'airain; au lieu de lui conseiller de se faire *Servante*, ils l'auroient recommandée à des *Duchesses*; ils se seroient hâtés de tendre la

⁸³ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 428.

⁸⁴ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 429.

⁸⁵ G. Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel...*, p. 312.

⁸⁶ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 430-431.

main pour intercepter le bien qu'on auroit pu lui faire, afin d'en avoir le mérite en le lui transmettant »⁸⁷.

Dans la foulée du clientélisme, la manipulation fait également partie du quotidien des académiciens dirigés par un d'Alembert qui sait à merveille utiliser les différentes institutions de l'époque en leur faveur, et mettre tout en œuvre pour conserver leur ascendant sur elles. « Les *Académies* sont dans leur dépendance : la *Magistrature* est pleine de leur Elèves. L'*Eglise* même est étonnée de trouver plusieurs de ses Membres qui ont reçu leur scéau. Toutes les voies qui mènent à la gloire, à la fortune, & ce qu'il y a de plus cruel, à l'estime publique, sont en leur pouvoir »⁸⁸. L'Académie française est à cette époque éminemment prisée à Paris. Au lieu d'éclairer le public sur la langue, la littérature et les mœurs, Linguet estime que ses membres ne doivent le soutien du public qu'à l'éclat de leurs beaux discours⁸⁹. C'est certainement le cas de D'Alembert, fervent adepte des salons et de la coquetterie qui utilise son éloquence pour conserver sa popularité. Pédantisme pour Linguet, charlatanerie pour Grimm qui l'accuse de n'avoir recherché que les applaudissements⁹⁰, alors que La Harpe, pourtant ami et confrère, lui reproche « son esprit de salon, sa spontanéité et sa facéties »⁹¹. D'Alembert ne fait pas l'unanimité même s'il se croit infaillible. Toutefois, il faut lui accorder qu'il savait converser et convaincre par ses paroles, la preuve en est que l'assemblée se presse à chacune de ses lectures, cette éloquence de D'Alembert, Linguet ne la conteste pas et

⁸⁷ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 431.

⁸⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 1, 1777, p. 64.

⁸⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 6, 1779, p. 388-390.

⁹⁰ Grimm, *Correspondances littéraire*, janvier 1784, dans G. Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel...*, p. 263.

⁹¹ G. Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel...*, p. 263.

dénonce avec humour et sarcasme les applaudissements portés indument à l'académicien :

il faut sçavoir que M. *d'Alembert* a reçu de la nature une voix claire, très-perçante, dont il a étudié avec soin l'étendue [...]. Ce grand mathématicien a écrit sur les *Vens*, sur la *Musique*, &c. il a puisé, dans ses méditations, des connoissances profondes sur l'effet que pouvoit produire dans les oreilles un son modifié avec adresse : il a découvert que dans une assemblée nombreuse composée d'individus des deux sexes, à la proportion [...] d'une femme pour cinq hommes, si, après une suite de phrases prononcées avec netteté, mais d'un ton monotone, l'orateur élève tout-d'un-coup la voix, & la baisse subitement, à une octave au-dessous, il en resulte dans tous les tympanes un tressaillement qui subjugue l'ame, met les mains en mouvement, & les force à claquer, sans sçavoir pourquoi, surtout si le silence succede à cette cascade sonore⁹².

Au final, l'Académie souffrira de l'influence de D'Alembert, le despotisme et la tyrannie qu'il fait peser sur les gens de lettres le conduiront à sa perte. De plus, la bonne compagnie se lassera de ses discours beaucoup plus théâtraux que philosophiques⁹³.

Mais bien avant que le déclin de l'Académie soit entamé, les relations, les manipulations, les intrigues et le despotisme s'allient dans l'une des pratiques les plus outrageantes pour Linguet, soit le contrôle des fauteuils académiques. Les élections se déroulent sur deux fronts, les solidarités littéraires et les protections aristocratiques⁹⁴, lesquelles pèsent beaucoup plus dans la balance que le talent littéraire. « Le talent, et même la gloire, ne suffisent pas à tout [...] il faut être aussi "homme de Compagnie", ce qui n'est pas donné à tous les tempéraments »⁹⁵. Comme nous l'avons exposé précédemment, les salons sont des tribunes qui sanctionnent, chacun a ses favoris et les

⁹² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 324.

⁹³ E. Gassier, *Les cinq cents immortels...*, p. 115-117.

⁹⁴ A. Lilti, *Le monde des salons...*, p. 175.

⁹⁵ Henri Amouroux, *Histoire des cinq académies*, Paris, Librairie académique Perrin, 1995, p. 54-55.

défend envers et contre tous. C'est par et à travers cette sociabilité mondaine que les futurs candidats sont ciblés, entretenus et choisis. Le dernier mot revient aux académiciens, mais il reste que les clans qui se forment dans la société mondaine usent de stratégies et de négociations pour faire élire leur favori dans l'unique but d'avoir une influence au sein de l'institution. Certains des choix faits par les académiciens peuvent être questionnés parce qu'ils ont été commandés par le besoin de survie, les candidats ayant été choisis en raison de leur fortune, de leurs relations ou de leur prestige. À quelques reprises, il est vrai, ils le sont en raison de leurs talents. Il est irréfutable que les choix que l'Académie a effectués au cours des décennies ont été à certains moments discutables et certains littéraires qui auraient dû y siéger n'y ont pas été conviés. Néanmoins, les erreurs qu'elle a commises sont moins nombreuses qu'il n'y paraît⁹⁶ aux yeux de Linguet. Pour lui, les faux pas de la coterie sont trop nombreux, c'est pourquoi il les présente au public afin que ces derniers cesse d'encenser des sectaires sans mérite puisqu' « un Ecrivain qui honore la Langue, qui a des talents reconnus, dont les mœurs d'ailleurs sont douces & l'ame honnête, est condamné par le *Sanhédrin*⁹⁷ *Encyclopédique*, à n'entrer jamais dans un Corps, institué, dit-on, pour veiller à la conservation de la Langue, & pour servir de récompense aux talents! »⁹⁸.

⁹⁶ E. Gassier, *Les cinq cents immortels...*, p. 192.

⁹⁷ Conseil suprême du peuple juif qui jouait le rôle de tribunal à l'époque de la Palestine antique.

⁹⁸ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 279-280.

* * * *

D'Alembert, appuyé par les adeptes du salon de Mlle de Lespinasse et de Mme Geoffrin, réussit à faire élire à l'Académie des philosophes et des encyclopédistes qui ont les mêmes visées que lui. C'est en sachant bien s'entourer qu'il a pu influencer sur les esprits et l'opinion. Linguet malmène certes l'Académie, et ses critiques remontent jusqu'à sa fondation, cependant il y voit et avoue une grande différence entre son époque et le siècle précédent. La première Académie dirigée par des prêtres repoussait les intellectuels au nom de la religion et de la morale, mais les antiprêtres –comme Linguet se plaît à les nommer –rejetent les beaux esprits en raison d'alliances et de tracasseries. Et « l'admission de MM. *de Montesquieu & de Voltaire*, prouve au moins qu'avec les dévots il y a des conciliations; qu'on peut les désabuser ou les attendrir, qu'ils ne se piquent ni d'un ressentiment implacable, ni d'une obstination inflexible. Mais qu'on [...] cite un homme contraire à la secte philosophique à qui elle ait pardonné »⁹⁹, qu'elle n'a pas ridiculisé ou perdu. En effet, de l'avis de Linguet, les philosophes jugent sévèrement les prêtres qui formaient jadis l'Académie, ils les accusent de tous les péchés. Mais, constate-t-il, quiconque regarde leurs actions réalise qu'elles sont aussi répréhensibles, voire plus dangereuses que les erreurs commises par leurs prédécesseurs.

Ainsi, d'Alembert, représentant de la secte philosophique, a su élever l'Académie française à un statut qui lui conférait un pouvoir sur la société des lettres, jusque-là inégalé. Par l'utilisation de l'imprimé et de discours sentis, tranchants, il a subjugué le public, jouissant d'une autorité démesurée, scandaleuse pour plusieurs. Mais ce pouvoir

⁹⁹ S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 4, 1778, p. 412.

ne pouvait que décroître, et les moyens mis en œuvre pour le conserver à tout prix vont provoquer le déclin de sa popularité. « Les années 1783-89 furent donc pour [l'Académie] des années de fadeur mondaine, comme au-dehors s'assoupissait la vie littéraire. L'esprit de polémique dont s'était vidée l'Académie était passé chez les pamphlétaires et les journalistes qui accaparaient l'opinion. Si elle avait été un des grands foyers de l'esprit public, celui-ci résidait maintenant dans certains clubs et salons »¹⁰⁰. Il y a bien sûr d'autres raisons qui ont contribué au discrédit de l'Académie. Les divers salons où s'étaient formées les relations et les réputations littéraires, tels que ceux de Mlle de Lespinasse et de Mme Geoffrin, ont disparu. Et toutes les guerres idéologiques, les tracasseries, les manigances au sein même de l'Académie ont fini par la diviser et la conduire à sa perte¹⁰¹. Pour Linguet, il n'y a rien de surprenant à ce phénomène qu'il prédisait depuis déjà quelques années:

Votre orgueil, vos injustices, vos tracasseries, & surtout votre mauvais goût dans la littérature, ameneront enfin une révolte qui vous en arrachera le sceptre. Alors vous disparaîtrez, comme les trois cens mille sectes qui vous ont précédés : on ne se souviendra de vous, que comme des sophistes de *Lucien*; & ce qui embarrassera le plus la postérité à votre sujet, ce sera de concevoir comment, avec tant de ridicules, vous aurez pû être un moment si absolus¹⁰².

¹⁰⁰ F. Albert-Buisson, *Les quarante au...*, p. 89-90.

¹⁰¹ G. Chaussinand-Nogaret, *D'Alembert une vie d'intellectuel...*, p. 306.

¹⁰² S. N. H. Linguet, *Les Annales politiques...*, Tome 3, 1777, p. 330.

Conclusion

Les *Annales* de Linguet nous permettent véritablement de voyager dans le temps et de saisir à travers son regard, une partie à tout le moins, de la complexité du monde des lettres de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Par ses opinions parfois sarcastiques, virulentes ou encore enflammées, il témoigne d'une conception de ce monde et plus encore de la relation d'un auteur à ses lecteurs, cette relation privilégiée qu'il croit à tort détruite par la contrefaçon. L'analyse même des *Annales* illustre comment cette relation a survécu à travers l'imprimé qui la porte jusqu'à nous.

Les thèmes des *Annales* de Linguet, ce sont les mésaventures, les conflits, les efforts et l'acharnement des acteurs du monde des lettres. Ce sont les triomphes des pères de la littérature. Ce sont les bruits parfois fondés, parfois non. Ce sont les rumeurs qui circulent et disparaissent aussi vite qu'elles ont éclos. En effet, le périodique prend le pouls du public, il vit au rythme de ses aspirations, de ses malheurs, il le blesse et l'enflamme. Les littérateurs de l'époque des Lumières se posent en véritables acteurs de l'actualité, ils naissent et meurent par elle. Linguet est un personnage complexe, divertissant et combien fascinant. Intellectuel de son temps, il n'a fait aucun compromis au nom de son amour pour la littérature et pour le respect qu'il voue au public. C'est à travers ces deux filtres qu'il faut lire les scandales qu'il livre à l'opinion publique : ouvrant ici une brèche dans les esprits, suscitant là un questionnement, encourageant ailleurs une réflexion éthique ou morale sur la société lettrée. Dans aucun cas, il ne s'est laissé intimider par ses adversaires et n'a pas prostitué sa plume, pour reprendre ses

termes, afin d'être coiffé des lauriers, rêve de tout auteur. Il n'a jamais eu à le faire du reste puisque les *Annales* trouvent leur popularité dans le dévoilement du secret, dans l'expression d'une colère partagée à n'en pas douter, en ce sens vrai et transparent. Ainsi, dans un siècle de bouleversements et de relâchements des mœurs, d'ouverture des esprits, d'où vient cette colère face aux lettres tant aimées? Qu'est-ce qui vient faire obscurcir l'auréole portée par la littérature française? Qu'est-ce qui fait scandale?

Au premier abord, les *Annales* témoignent de la place importante qu'occupe la littérature dans la société parisienne. Malgré les efforts des autorités pour promouvoir la censure qui peinait à survivre, il reste que des sujets portent toujours au scandale, principalement en ce qui concerne la littérature et ses applications dans la langue française. La société a donc orchestré ses normes, ou du moins quelques-unes par le biais de ses propres mœurs et non par l'encouragement des autorités. De ce fait, le scandale permet au chercheur de révéler ces normes non écrites, puisque c'est par lui que les mœurs littéraires s'établissent, se dessinent et se reforment. Il lève le voile sur les transgressions et les secrets, sans cette révélation le scandale n'aurait pas lieu d'être. Les médias ont considérablement contribué à l'éclatement du scandale, essentiellement la presse au XVIII^e siècle, et même encore de nos jours. Il est donc possible de différencier les multiples scandales selon plusieurs critères; les sujets touchés, les personnes en cause, les conditions d'apparition, etc. Mais il reste que les scandales qui éclatent dans l'univers des lettres et qui font courir les plumes, du moins celle de Linguet, ont principalement trait à trois éléments : les thèmes littéraires, la diffusion des imprimés à caractère

scabreux par la presse et le théâtre, ainsi que les intentions et pratiques dans le milieu de l'édition. Du moins, c'est ce que les *Annales* de Linguet nous portent à conclure.

La matière à scandale évolue au cours des décennies. Il semble que les sujets controversés concernent davantage les faits de littérature, l'esthétique des descriptions et la bienséance que les autorités politiques et ecclésiastiques. Les intellectuels veulent informer le public, ils souhaitent l'inclure aux différents débats, le prendre à témoin afin de consolider leurs positions. Faisant par le fait même de la scène publique de véritables foyers de l'opinion publique. Le littérateur, selon Linguet, doit par conséquent respecter ce public, cet acteur indispensable à son statut. Celui-ci ne devrait plus se contenter d'œuvres mal écrites, portraiturant la vie par ses côtés affligeants. Les lecteurs, croit-il, méritent une littérature diversifiée, faisant preuve d'imagination, d'intelligence et de respect de la bienséance. Dans ces conditions, la morale et la raison doivent être irréprochables. L'Académie française à ses débuts aspire à cet idéal, elle tend à faire de la littérature un domaine codifié afin de normer les lettres, l'uniformiser. Mais il arrive que même les érudits qui y sont rattachés fassent de grossières erreurs dans ce domaine puisque les règles du bon sens ne sont régies par aucune association. Certes la censure tente toujours de faire respecter ses normes, mais les imperfections reliées à la versification, la grammaire, ou encore l'utilisation d'une bonne argumentation, ne peuvent être analysées que par leurs propres pairs. Et ce, que ce soit sur la scène théâtrale ou par le biais de l'imprimé, le public se pose donc en juge et devient objet de convoitise.

Mais où se situe le véritable scandale? Si une action jugée contraire au bon sens est faite dans l'ombre, si personne ne la révèle, ne la met en scène ou ne l'imprime, l'opinion publique ne pourra s'en saisir. L'affaire dite scandaleuse ne sera jamais perçue comme telle, puisqu'elle ne sera jamais débattue sur la place publique. C'est en quoi l'espace public est au XVIII^e siècle directement lié à la notion de scandale par les comportements qui sont soumis au tribunal de l'opinion¹⁰³. C'est donc en l'introduisant dans cet espace que les sujets ou pratiques décriés trouvent une concrétisation contre laquelle se révolter ou crier au scandale. Sans cette énonciation publique, l'objet d'indignation n'aurait jamais été percé à jour.

La presse fournit précisément un moyen au scandale d'exploser dans l'espace public, et il s'agit sans aucun doute du moyen par excellence de le faire depuis la période des Lumières. L'imprimé depuis l'augmentation de l'alphabétisation, confère à la rumeur une tangibilité, une preuve. Les conséquences sont soumises à la critique d'un nombre de gens plus imposant, plus étendu et de manière plus rapide. Dans les provinces, les bruits de la métropole éveillent la curiosité, et la presse vient régaler les gourmands avides de commérages. Les *Annales* démontrent que c'est en grande partie le fait de diffuser des propos choquants qui fait le scandale, bien plus que le contenu lui-même. Les représentations théâtrales en viennent ainsi à jouer sensiblement le même rôle que l'imprimé, rejoignant à la fois un public lettré et non lettré. Par la prestation théâtrale, les comédiens diffusent le contenu scabreux sur la même place publique que l'imprimé le fait. Mais plusieurs autres pratiques sont jugées scandaleuses dans le monde littéraire et

¹⁰³ À ce sujet voir : Sarah Maza, « Les mémoires judiciaires et l'opinion publique », dans Sarah Maza, *Vies privées et affaires publiques. Les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*, Paris, Éditions Fayard, 1997, p. 110-117.

critiquées dans les *Annales*, en dehors de la diffusion des propos révoltants. En témoigne, la relation de pouvoir exercée par les comédiens sur les écrivains, ou encore la contrefaçon qui spolie autant l'écrivain, les souscripteurs que le public. Mais en définitive, il reste que pour Linguet c'est le fait de dénoncer publiquement des propos, des intentions ou des pratiques immorales qui conduit au véritable scandale.

Suivant ce raisonnement, et en égard aux objets de scandale, l'Académie française devient pour Linguet et pour nous le cas exemplaire et illustre l'organisation littéraire la plus scandaleuse à la fin du siècle, précisément parce qu'elle donne vie et corps aux trois catégories de scandale littéraire. Dans un premier temps, ce qui révolte Linguet, c'est son ambition démesurée qui la pousse à vouloir toujours plus de pouvoir et d'autorité sur la société parisienne par le biais de la littérature. Par ses ouvrages, elle calomnie ses opposants afin de les évincer. De plus, aux yeux de Linguet, leurs écrits n'ont aucun mérite en ce qui concerne l'usage de la langue française. Il remet donc en cause la légitimité même de l'Académie dont le but initial, fixé par les membres fondateurs étant la protection et la conservation de la langue. De ce fait, l'Académie aurait dû regrouper en son sein les meilleurs esprits de France, les plus respectueux des règles de la littérature qu'elle a elle-même pour mandat d'établir. Mais essentiellement, les scandales les plus outrageants dont elle fait preuve sont les moyens qu'elle met en œuvre afin de conserver sa mainmise sur le monde des lettres. Elle envahit et occupe la place publique afin d'étendre son pouvoir. La presse et les beaux discours lui servent à approcher le public, en lui présentant un corps uni, fiable et puissant. Mais ils servent aussi (surtout, pour

Linguet) à disgracier, à tyranniser ses opposants autant que les artisans des lettres, à détruire des réputations et manipuler l'opinion afin de bien paraître.

L'imprimé est une arme puissante comme nous l'avons déjà spécifié, mais le réseau de relations est autant redoutable. Les coterie salonniers du XVIII^e siècle regroupent en leur sein argent et domination. Des réputations s'y forment et s'éteignent. La "secte philosophique", comme se plaît Linguet à les nommer, tisse une toile qui s'étale sur le tout Paris. C'est par la fréquentation de ces salons, ces lieux prisés de la bonne compagnie, que les auteurs obtiennent argent et pouvoir. On pourrait même dire que ce sont ces réseaux de relations et de népotismes qui gouvernent l'Académie. En témoigne l'élection d'un nouveau membre, puisqu'alors tout un jeu de chantages et de manipulations se met en branle afin de faire élire le favori. Dans ces circonstances comment une telle institution, autant critiquée, aurait-elle pu survivre sans ce clientélisme s'enracinant dans les salons français du XVIII^e siècle? Son influence aurait-elle été aussi imposante? Elle a d'abord pris naissance au travers des méandres éclatants du pouvoir qui l'ont au final conduit à sa perte quelques années plus tard, vers la fin du siècle.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

LINGUET, Nicolas Simon Henri. *Les Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle*. Genève, Slatkine Reprints, 1970.

BIBLIOGRAPHIE

A) Simon Nicolas Henri Linguet

ACOMB, France. « Compte rendu de The Ideas and Careers of Simon-Nicolas-Henri Linguet. A Study in Eighteenth Century French Politics, de Darling Gay Levy ». (Urbana: University of Illinois Press, 1980, 384 p.) *American Historical Review*, vol. 86, n° 4 (1981), p. 854.

BARUCH, Daniel. *Simon Nicolas Henri Linguet ou l'Irrécupérable*. Paris, Éditions François Bourin, 1991, 411 p.

BRENGUES, Jacques. « Duclos dupé par Linguet ou quatre lettres inédites de Simon-Nicolas-Henri Linguet à Charles Duclos ». *Revue des Sciences Humaines*, (1970), p. 61-74.

BURMEISTER, Brigitte. « Les paradoxes de Linguet ». *Dix-huitième Siècle*, n° 7 (1975), p. 147-155.

COCARTE-ZILGIEN, André. *Un génie méconnu du XVIII^e siècle : l'Avocat Linguet (1736-1794) incendiaire, réactionnaire et visionnaire*. Paris, Imprimerie Guilleminot et de Lamothe, 1960, 46 p.

GRANGE, Henri. « Les réactions d'un adversaire des philosophes : Linguet ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2-3 (mars-juin 1979), p. 208-221.

KARPIK, Lucien. *Les avocats. Entre l'État, le public et le marché, XIII^e-XX^e siècle*. Paris, Éditions Gallimard, 1995, 482 p.

LEVY, Darline Gay. *The ideas and careers of Simon-Nicolas-Henri Linguet: a study in eighteenth century French*. Urbana, University of Illinois Press, 384 p.

MEURISSE, Marc. « Quelques vues de Linguet, d'après les « Annales » (1777-1794) ». *Revue du Nord*, vol. 54, n° 212 (1972), p. 5-13.

PASKOFF, Benjamin. *Linguet: eighteenth-century intellectual heretic of France*. Exposition Press, Smithtown, 1983, 124 p.

STOCK, Phyllis H. « Compte rendu de *The Ideas and Careers of Simon-Nicolas-Henri Linguet. A Study in Eighteenth Century French Politics*, de Darling Gay Levy ». (Urbana: University of Illinois Press, 1980, 384 p.) *Labor History*, vol. 25, n° 2 (1984), p. 293-294.

VYVERBERG, Henry. « Limits of Nonconformity in the Enlightenment : The Case of Simon-Nicolas-Henri Linguet ». *French Historical Studies*, vol. 6, n° 4 (1970), p. 474-491.

B) Le XVIII^e siècle et les Lumières

ALBERTONE, Manuela. « Instruction et ordre naturel : le point de vue physiocratique ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 33 (octobre-décembre 1986), p. 589-607.

CARMONA, Michel. *La France de Richelieu*. France, Éditions Complexes, 1985, 463 p.

CLAVERIE, Elisabeth. « Sainte indignation contre indignation éclairée. L'affaire du Chevalier de La Barre ». *Ethnologie française*, vol. 22, n° 3 (1992), p. 271-290.

DARNTON, Robert. « An Early Information Society: News and the Media in Eighteenth-Century Paris ». *The American Historical Review*, vol. 105, n° 1 (February 2000), p. 1-35.

DARNTON, Robert. *Pour les Lumières. Défense, illustration, méthode*. France, Presses Universitaires de Bordeaux, 2002, 131 p.

DARNTON, Robert. « Vies privées et affaires publiques sous l'Ancien Régime ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 154 (2004), p. 24-35.

DENIS, Michel. *Le XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Armand Collin, 2^e éd. (1970), 347 p.

DOMENECH, Jacques. *L'éthique des Lumières. Les fondements de la morale dans la philosophie française du XVIII^e siècle*. Paris, Librairie philosophique J.Vrin, 1989, 269 p.

DUPRONT, Alphonse. *Qu'est-ce que les Lumières?*. Paris, Éditions Gallimard, 1996, coll. « Folio/histoire ». 435 p.

FERRET, Olivier. *La fureur de nuire : échanges pamphlétaires entre philosophes et antiphilosophes, 1750-1770*. Oxford, Voltaire Foundation, 2007, 487 p.

FERRONE, Vincenzo, et Daniel ROCHE, dir. *Le monde des lumières*. Paris, Éditions Fayard, 2000, 637 p.

FURETIERE, Antoine. *Le dictionnaire universel*. Tome 3. Paris, Le Robert, 1978 (éd. 1690).

GOYARD-FABRE, Simone. *La philosophie des Lumières en France*. Paris, Éditions Librairie C. Klincksieck, 1972, 326 p.

LILTI, Antoine. *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Fayard, 2005, 568 p.

L. S. « Crébillon ». P. 368-376. Dans MOUREAU, François, dir. *Dictionnaire des lettres françaises, XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Fayard, 1995 (1960), 1372 p.

MASSEAU, Didier. *Les ennemis des philosophes : l'antiphilosophie au temps des Lumières*. Paris, Éditions Albin Michel, 2000, 451 p.

MASSEAU, Didier, dir. *Les marges des Lumières Françaises (1750-1789) : actes du colloque organisé par le Groupe de recherches histoire des représentations*. Genève, Éditions Droz, 2004, 286 p.

MASSEAU, Didier. *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 172 p.

MAZA, Sarah. *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*. Paris, Éditions Fayard, 1997, 384 p.

ONFRAY, Michel. *Contre-histoire de la philosophie*. Tome 4. *Les ultras des Lumières, Le XVIII^e siècle*. Paris, Grasset, 2007, 352 p.

QUERARD, Joseph-Marie. « Dorat ». p. 576-579. Dans *La France littéraire : ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles*. Tome II C-D (1837-1839). Paris, G.-P Maisonneuve & Larose, 756 p.

RICUPERATI, Guiseppe. « L'homme des Lumières ». Dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche. *Le monde des Lumières*. France, Éditions Fayard, 2000, 637 p.

RIOUX, Jean-Pierre, et Jean-François SIRINELLI, dir. *Histoire culturelle de la France. Lumières et liberté, les dix-huitième et dix-neuvième siècles*. Tome 3. Paris, Éditions du Seuil, 1998, 388 p.

ROCHE, Daniel, et Pierre GOUBERT. *Les Français et l'Ancien Régime, II. Culture et société*. Paris, Armand Colin, 1984, 392 p.

ROCHE, Daniel. *La France des Lumières*. Paris, Éditions Fayard, 1993, 651 p.

ROCHE, Daniel. *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Fayard, 1988, 393 p.

C) Le monde littéraire et l'Académie française

Actes du colloque organisé par le centre international de synthèse-fondation pour la science. *Jean d'Alembert, savant et philosophe : portrait à plusieurs voix (Paris, 15-18 juin 1983)*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 1989, coll. « Histoire des sciences et des techniques », 508 p.

ALBERT-BUISSON, François. *Les quarante au temps des Lumières*. Paris, Éditions Fayard, 1960, 216 p.

AMOUROUX, Henri. *Histoire des cinq académies*. Paris, Librairie académique Perrin, 1995, 464 p.

BERTAUT, Jules. *La vie littéraire en France au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Jules Tallandier, 1954, 460 p.

BERTRAND, Joseph, *D'Alembert*, [EBook]. The Project Gutenberg, Adresse : <http://www.gutenberg.org/files/15543/15543-8.txt>, consulté le 10 janvier 2010.

BLUCHE, François. *Richelieu*. Paris, Éditions Perrin, 2003, 469 p.

BRUNEL, Lucien. *Les philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*. Genève, Slatkine Reprints, 1967 (1884), 371 p.

CARDONNA, Jeremy L. « Prendre part au siècle des Lumières. Le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 3 (2009), p. 633-662.

CASTRIE, Duc de. *La vieille dame du quai conti une histoire de l'Académie française*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1978, 484 p.

CHARTIER, Roger. *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*. France, Alinéa, 1992, 118 p.

CHAUSSINAND-NOGARET, Guy. *D'Alembert une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*. Paris, Éditions Fayard, 2007, 445 p.

BAECQUE, Antoine de. *Les éclats du rire, La culture du rire au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Calmann-Lévy, 2000, 338 p.

DIDEROT, Denis, et Jean Le Rond dit d'Alembert, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*. Tome. 4. N-Z. Paris, 1754, 1004 p.

DUCROS, Louis. *Les encyclopédistes*. Genève, Slatkine Reprints, 1967, 376 p.

FUMAROLI, Marc. *Trois institutions littéraires*. Paris, Éditions Gallimard, 1994, 365 p.

GASSIER, Emile. *Les cinq cents immortels : histoire de l'académie française 1634-1906*. Paris, Éditions Henri Jouve, 1906, 386 p.

GAXOTTE, Pierre. *L'académie française*. Paris, Éditions Hachette, 1965, 117 p.

JAEGER, A. Gérard. *Qu'est-ce que l'Académie Française? A quoi sert-elle? A propos du rapport de Chamfort sur les Académies (1634-1803)*. Paris, La pensée universelle, 1978, 176 p.

LA FORCE, Duc de. *En marge de l'Académie*. Paris, Wesmael-Charlier, 1962, coll. « Les quarante par les quarante ». 205 p.

LOUGH, John. « Did the *philosophes* take over the Académie française? ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 336 (1996), p. 153-194.

MERLIN-KAJMAN, Hélène. *L'excentricité académique : littérature, institution, société*. Paris, Éditions les Belles lettres, 2001, 276 p.

NEGRONI, Barbara de. *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle 1723-1774*. Paris, Éditions Albin-Michel, 1995, 380 p.

ROCHE, Daniel. « Académies et académisme : le modèle français au XVIII^e siècle ». *Mélanges de l'École française de Rome*, n° 2 (1996), p. 643-658.

SÉITÉ, Yannick. *Du livre au lire, La Nouvelle Héloïse roman des Lumières*. Paris, Éditions Honoré Champion, 2002, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 67. 575 p.

VAN DAMME, Stéphane. *Paris, capitale philosophique : de la Fronde à la Révolution*. Paris, Éditions Odile Jacob, 2005, 320 p.

D) L'histoire culturelle de l'écrit, du livre et de l'imprimé

ALBERT, Pierre. « Annexe : Aperçu historique sur l'évolution de la presse en France ». *La documentation française, notes et études documentaires*, n° 5901 (1990), p. 151-171.

ALBERT, Pierre. « Bilan et perspective de l'histoire de la presse ». p. 5-13. Dans Congrès national des sociétés savantes. *Presse, radio et histoire : actes du 113^e Congrès national des sociétés savantes (Strasbourg, 1988)*. Paris, Éditions du CTHS, 1989, 355 p.

ALBERT, Pierre. « Introduction ». *La documentation française, notes et études documentaires*, n° 5901 (1990), p. 9-19.

ALBERT, Pierre. « Remarques sur l'histoire de la presse sous la III^e République ». *Le mouvement social*, n° 53 (1975), p. 23-37.

BELLANGER, Claude, et al. *Histoire générale de la presse française*. Tome 1, *Des origines à 1814*. Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 633 p.

BIRN, Raymond. « Le livre ancien français dans la recherche nord-américaine ». *Revue française d'histoire du livre*, n° 16 (juillet-août-septembre 1977), p. 317-333.

BROWN, Gregory S. « After the Fall : The Chute of a Play, Droits d'Auteur, and Literary Property in the Old Regime ». *French Historical Studies*, vol. 22, n° 4 (Fall 1999), p. 465-491.

CAVALLO, Guglielmo, et Roger CHARTIER, dir. *Histoire de la lecture dans le monde Occidental*. Paris, Éditions du Seuil, 1997, 522 p.

CAZAVANE, Claire. « Satire » p. 560-561. Dans ARON, Paul et Denis SAINT-JACQUES, Alain VIALA. *Le dictionnaire du littéraire*. France, Édition Quadrige PUF, 2002, 654 p.

CHARTIER, Roger. « Culture écrite et littéraire à l'âge moderne ». *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, vol. 56, n° 4-5 (2001), p. 783-802.

CHARTIER, Roger, et Henri-Jean MARTIN, dir. *Histoire de l'édition française, vol. 2. Le livre triomphant 1660-1830*. France, Éditions Fayard, Cercle de la Librairie, 1990, 909 p.

CHARTIER, Roger. *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*. Éditions du Seuil, 1987, 369 p.

CHARTIER, Roger. *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*. France, Alinéa, 1992, 118 p.

DARNTON, Robert, et Daniel ROCHE, dir. *Revolution in print. The press in France 1775-1800*. Los Angeles, University of California Press, 1989, 351 p.

DARNTON, Robert. *Gens de lettres, gens du livre*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, 302 p.

DARNTON, Robert. *Le Diable dans un bénitier. L'art de la calomnie en France, 1650-1800*. Paris, Éditions Gallimard, 2010, 695 p.

DARNTON, Robert. « Le livre français à la fin de l'Ancien Régime ». *Annales : Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 28, n° 2 (1973), p. 735-744.

DURANTON, Henri, et Pierre RETAT, dir. *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*. Saint-Étienne, Publication de l'Université de Saint-Étienne, 1999, 443 p.

DUVAL, Sophie, et Marc MARTINEZ. *La satire*. Paris, Éditions Armand Colin, 2000, 272 p.

EISENSTEIN, Elizabeth L. « La culture de l'imprimerie ». *Le Débat*, n° 22 (novembre 1982), p. 178-192.

FAVRE, Robert. « Une fonction du périodique : du manuscrit au livre ». p. 257 à 269. Dans Pierre RETAT, dir. *Le journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions/Table ronde CNRS, 12-13 juin 1981*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, 413 p.

FEBVRE, Lucien, et Henri-Jean MARTIN. *L'apparition du livre*. Paris, Albin Michel, 1999, 588 p.

FERRAND, Nathalie. *Livre et lecture dans les romans français du XVIII^e siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 2002, 383 p.

FEYEL, Gilles. *La presse en France des origines à 1944, Histoire politique et matérielle*. Paris, Éditions Ellipses, 1999, 192 p.

FOURNIER, Michel. « La "révolution" de la lecture romanesque au XVIII^e siècle en France : institutionnalisation de la lecture et émergence d'une nouvelle sensibilité ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n°54-2 (2007), p. 55-73.

GILMONT, Jean-François. « Réformes protestantes et lecture », p. 249-278. Dans Guglielmo CAVALLLO et Roger CHARTIER, dir. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 522 p.

GINZBURG, Carlo. *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*. France, Éditions Aubier, 1980, 220 p.

JOUHAUD, Christian, et Alain VIALA, dir. *De la publication : entre Renaissance et Lumières*. Paris, Éditions Fayard, 2002, 365 p.

LABROSSE, Claude, Pierre RÉTAT, et Henri DURANTON. *L'instrument périodique : la fonction de la presse au XVIII^e siècle*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985, 178 p.

MARCHAL, Roger, dir. *Travaux de littérature publiés par l'ADRIEL avec le concours du Centre national du livre. Tome XIX: L'Écrivain et ses institutions*. Genève, Droz, 2006, 500 p.

MARTIN, Henri-Jean. *Histoire et pouvoir de l'écrit*. Paris, Éditions Albin Michel, 1996, 536 p.

MASSON, Nicole. *Histoire de la littérature française du XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Champion, 2003, 206 p.

MINOIS, Georges. *Censure et culture sous l'Ancien Régime*. Éditions Fayard, Paris, 1995, 335 p.

MORIZOT, Raymonde. *L'autobiographie chez Voltaire*. Paris, Publibook, 2006, 355 p.

MOUREAU, François. *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 728 p.

PARENT, Annie. *Les métiers du livre à Paris au XVI^e siècle (1535-1560)*. Genève, Librairie Droz, 1974, 347 p.

POIRRIER, Philippe. *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2004, 435 p.

RENOUVIN, Pierre. « Préface ». p. VII-XV. Dans Claude BELLANGER, et al. *Histoire générale de la presse française, Tome 1 : Des origines à 1814*. Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 633 p.

RETAT, Pierre, et Jean SGARD. *Presse et histoire au XVIII^e siècle l'année 1734*. Éditions du CNRS, 1978, Paris, 325 p.

RETAT, Pierre. *La Révolution du Journal 1788-1794*. Lyon, Éditions Centre national de la recherche scientifique, 1989, 354 p.

SAUGNIEUX, Joël. « Le temps, l'espace et la presse au siècle des Lumières ». *Cahiers d'histoire*, vol. 23 n° 3 (1978), p. 313-334.

SEGUIN, Jean-Pierre. *L'information en France avant le périodique, 517 canards imprimés entre 1529 et 1631*. Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve et Larose, 1964, 129 p.

SERMAIN, Jean-Paul. *Le conte de fées, du classicisme aux Lumières*. Paris, Éditions Desjonquères, 2005, coll. « L'esprit des lettres », 284 p.

SGARD, Jean, dir. *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*. J-V, Paris Universitas, 1991, 1209 p.

TOUBERT, Hélène. « Formes et fonctions de l'enluminure ». p. 109-146. Dans CHARTIER, Roger, et Henri-Jean MARTIN, dir. *Histoire de l'édition française*, vol. 1. *Le livre conquérant. Du Moyen Age au milieu du XVII^e siècle*. Paris, Éditions Fayard, 1989, 793 p.

VADELORGE, Loïc. « Où va l'histoire culturelle? ». *Ethnologie française*, vol. 37, n° 2 (2006), p. 357-359.

VIALA, Alain. *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique*. Paris, Éditions de Minuit, 1985, 317 p.

WALTON, Charles. « La liberté de la presse selon les cahiers de doléances de 1789 ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, n° 1 (2006), p. 63-87.

WITTMANN, Reinhard. « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle? ». p. 331-364. Dans CAVALLLO, Guglielmo, et Roger CHARTIER, dir. *Histoire de la lecture dans le monde Occidental*. Paris, Éditions du Seuil, 1997, 522 p.

E) Le scandale et l'opinion publique

BAKER, Keith Michael. *Au tribunal de l'opinion. Essai sur l'imaginaire politique au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Payot, 1993, 319 p.

BAKER, Keith Micheal, et Jean-François SENÉ. « Politique et opinion publique sous l'Ancien Régime ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 1 (janvier-février 1987), p. 41-71.

BAKER, Keith Micheal, et Roger CHARTIER. « Dialogue sur l'espace public ». *Politix*, vol. 7, n° 26 (1994), p. 5-22.

BOLTANSKI, Luc, et al, dir. *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*. Paris, Éditions Stock, 2007, 458 p.

CHISICK, Harvey. « Public Opinion and Political Culture in France During the Second Half of the Eighteenth Century ». *English Historical Review*, 470 (Feb, 2002), p. 48-77.

DAMPIERRE, Eric de. « Thèmes pour l'étude du scandale ». *Annales : Économies, Sciences, Civilisations*, n° 3 (juillet-septembre 1954), p. 328-336.

BLIC, Damien de, et Cyril LEMIEUX. « Le scandale comme épreuve. Éléments de sociologie pragmatique ». *Politix*, vol. 18, n° 71 (2005), p. 9-38.

Dubois, Pierre, dir. *Normes et transgression au XVIII^e siècle*. France, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, 247 p.

FARGE, Arlette. *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions du Seuil, 1992, coll. « La librairie du XX^e siècle », 318 p.

LANDI, Sandro. *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne. Sagesse du peuple et savoir de gouvernement de Machiavel aux Lumières*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 233 p.

MAZA, Sarah. « Le tribunal de la nation : Les mémoires judiciaires et l'opinion publique à la fin de l'Ancien Régime ». *Annales ESC*, n° 1 (janvier-février 1987), p. 73-90.

OZOUF, Mona. « Le concept d'opinion publique au XVIII^e siècle ». *Sociologie de la communication*, 1 (1997), p. 349-365.

OZOUF, Mona. « Quelques remarques sur la notion d'opinion publique au XVIII^e siècle ». *Réseaux*, vol. 5, n° 22 (1987), p. 79-103.

SEBASTIAN, Javier Fernandez, et Joëlle CHASSIN, coord. *L'avènement de l'opinion publique, Europe et Amérique XVIII^e-XIX^e siècles*. Paris, Éditions de l'Harmattan, 2004, 360 p.

TARDE, Gabriel. *L'opinion et la foule*. Paris, Éditions de Sandre, 2006, 203 p.

TORTAROLO, Edouardo. « Opinion publique ». Dans FERRONE, Vincenzo, et Daniel ROCHE, dir. *Le monde des Lumières*. Paris, Éditions Fayard, 2000, 637 p.

F) Le théâtre

BROWN S. Gregory. « Règlements royaux et règles du jeu : la Comédie Française, les auteurs dramatiques et la propriété intellectuelle à l'âge des Lumières ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 51, n° 1 (mars-janvier 2004), p. 117-128.

ROUGEMONT, Martine de. *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*. Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1988, 537 p.

LAFARGA, Francisco, « Théâtre », p. 212-213. Dans FERRONE, Vincenzo et Daniel ROCHE, dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Éditions Fayard, 637 p.

LAGRAVE, Henri. *Le théâtre et le public à Paris de 1715 à 1750*. Paris, Librairie C. Klincksiek, 1972, 717 p.

LEVER, Maurice. *Théâtre et Lumières. Les spectacles de Paris au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions Fayard, 2001, 394 p.

MARTIN, Isabelle. *Le Théâtre de la Foire. Des tréteaux aux boulevards*. Oxford, Voltaire Foundation, 2002, 385 p.

MONVEL. *Théâtre, discours politiques et réflexions diverses*. Édités et annotés par Roselyne Laplace, Paris, Éditions H. Champion, 2001, 383 p.

VIALA, Alain. *Le théâtre en France*. Paris, Presses universitaires de France, 2009, 491 p.